Un missionnaire salésien

Le Père

Ludovic Olive

Par l'Abbé V. CHANTIER

NICE
ÉCOLE PROFESSIONNELLE DON-BOSCO
40, PLACE DU XV^ME^-CORPS, 40

1931

Le Père

Ludovic Olive



Le Père OLIVE au Noviciat de la « Providence »,
Sainte-Marguerite, Marseille, en 1890.

Cl. J.278:J.741=4

Un missionnaire salésien

Le Père

Ludovic Olive

Par l'Abbé V. CHANTIER

BIBLIOTECA SOCIETÀ SALESIANA
TORINO
Classe J. 2
N. 132
Formato D

NICE
ÉCOLE PROFESSIONNELLE DON BOSCO
40, PLACE DU XV^ME-CORPS, 40

1931

Nihil obstat :

Lugduni, 15 Aug. 1929

H. Faure, *cens. del.*

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

La Donation

I. — La Famille et le Collège 1
II. — L'attrait du bienheureux Jean Bosco 5
III. — Le Novice 10
IV. — Religieux et prêtre 18
V. — La vocation missionnaire triomphante 27

CHAPITRE II

L'Orphelinat de Macao et la Mission de Heung-Shan

I. — L'Orphelinat de Macao 33
II. — La Mission de Heung-Shan 36
III. — Premières excursions apostoliques .. 42
IV. — Premières conquêtes 48
V. — Les hommes proposent et... les pirates disposent 51
VI. — La confiance en l'homme de Dieu .. 58
VII. — Son zèle et sa charité 63
VIII. — Le Missionnaire et les Catéchistes .. 73
IX. — Les vocations 78
X. — L'amour de la famille 80

CHAPITRE III

La Terre Promise : Mission de Nam-Hong

I. — Un beau cadeau 87

II. — En pleine bataille 95
III. — Le salut aux nouveaux Confrères ... 107
IV. — Nouvelles excursions 112
V. — Les soutiens du Missionnaire 115
VI. — Une fête de famille 121
VII. — L'appel au repos 124



AVANT-PROPOS

Trois mois après la mort du Père Olive, son Supérieur immédiat, le futur Mgr Versiglia, faisait paraître sur le collaborateur qu'il venait de perdre, une précieuse brochure. Il voulait montrer, disait-il, ce que peut un cœur généreux tout rempli de l'amour divin.

Ces pages n'ont pas d'autre but.

On a jugé que la vie, même imparfaitement racontée, de cet humble missionnaire pouvait faire du bien...

La voici.

On verra que c'est une vie toute sacrifiée à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Peut-être qu'en parcourant ces lignes, de jeunes lecteurs, tiraillés par d'autres sollicitations, se diront-ils que là est, pour eux aussi, le plus bel emploi qu'ils puissent faire de leur activité, de leur passage sur la terre?

Pourquoi pas?

Et attirés par cet apôtre à la figure douce et souriante, au cœur brûlant de zèle, ils iront grossir le nombre de ces merveilleux soldats de l'Evangile qu'on admire de loin et qu'on ne songe pas assez à remplacer.



CHAPITRE PREMIER

La Donation

I — La Famille et le Collège

Ludovic Olive naquit à Marseille, en la fête de la Purification de la Sainte Vierge, le 2 février 1867. On se plut à voir, dans cette coïncidence, un gage de la protection spéciale de la Reine du Ciel : pieuse espérance, dont ce récit va démontrer la réalisation.

Cinq petits anges l'avaient précédé sous le toit paternel ; sept autres suivirent. Cette couronne d'enfants attestait la bénédiction divine. Les parents s'efforçaient de la mériter par un grand esprit de foi qui pénétrait toute leur vie. Quoi d'étonnant alors que le Seigneur ait semé sur leur foyer des grâces de choix et que ces grâces aient produit toute une céleste floraison ?

Albert, frère aîné de Ludovic, devint prêtre séculier. Un autre frère, Jean, embrassa la vie austère du chartreux. Deux sœurs, Claire

et Julie, prirent le voile des filles de Marie-Auxiliatrice. D'autres, dans un semblable élan de générosité, rêvaient aussi de se donner à Dieu : Dieu, content de leurs saints désirs, les appela, de bonne heure, à la récompense.

Ludovic devait être le fils spirituel du bienheureux Jean Bosco.

En attendant, il grandit dans la chaude et bienfaisante atmosphère familiale, sous les regards attentifs de ses vénérés parents. Enfant, il est humble et bon, comme il sera toujours. Pas de prétentions, sinon celle de s'effacer. Jamais il ne fait de mal à personne. L'égoïsme lui est inconnu : sa joie, c'est de voir les autres joyeux. Pour savourer cette joie, il sait, à l'occasion, donner, à l'un de ses frères, la part de chocolat qu'il a reçue pour le goûter. Privations bien légères, c'est vrai, mais proportionnées à sa taille et grosses de promesses.

Bientôt un sacrifice plus dur lui est demandé.

Il a neuf ans. Soucieux de son avenir, ses parents le confient aux Pères Jésuites qui dirigent le collège Saint-Joseph d'Avignon. Il y trouve ses frères plus âgés. Toutefois son cœur aimant souffre de ce premier éloignement de la maison paternelle : préparation lointaine d'une autre et déchirante séparation que l'appel de Dieu lui imposera plus tard.

C'est à Saint-Joseph qu'il a le bonheur de faire sa première communion, le 30 mai 1878. Que lui dit le grand Ami des cœurs purs ? Lui murmura-t-il ces mots, faiseurs d'apôtres: « Viens et suis-moi » ? Peut-être. C'est l'habitude de Dieu d'agir suavement, presque à leur insu, sur les âmes fidèles.

Ludovic était de ces âmes-là. Il est permis de croire que Notre-Seigneur, dans cette première visite et celles qui suivirent, prit de plus en plus possession de cette âme, et la façonna, pour son service.

Il reste au collège d'Avignon jusqu'en juillet 1882. Un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes marque les vacances de cette année.

Au mois d'octobre, il rentre au collège Saint-Ignace, à Marseille.

Comme ceux d'Avignon, ses nouveaux supérieurs distinguent bien vite son application au travail et sa docilité ; ils l'en récompensent par le tableau d'honneur.

Excellents aussi ses rapports avec ses camarades. Bon coureur, il ne chôme pas en récréation ; à lui, les jeux de mouvement. Son caractère accommodant, ennemi des querelles, lui fait jouer le rôle d'arbitre et de pacificateur, lorsque l'animation d'une partie menace de tourner en dispute.

Par-dessus tout, de bonne heure, on voit fleurir en lui et se refléter sur tous ses actes, la vertu de piété, signe d'une prédilection

divine. Encore jeune, il contracte la sanctifiante habitude de la confession régulière de chaque semaine et de la communion fréquente. Se remettre souvent en face de sa conscience et de son Juge, reprendre ses résolutions, retremper sa volonté dans une communion fervente, quel levier de perfectionnement moral pour un jeune homme !

Notre étudiant l'a compris. Et, preuve du sérieux qu'il met dans ses pratiques de piété, il y est fidèle, non seulement au collège, sous les yeux de ses maîtres et de ses guides spirituels, mais aussi pendant les vacances, alors que d'autres se croient permis de leur donner congé.

Et cette piété fut complète. Elle s'épanouit en une tendre et filiale dévotion envers la Reine du Ciel. A Saint-Ignace, il avait été reçu membre de la Congrégation de la Sainte Vierge. Cette dévotion ne fit que grandir ; et, lorsqu'il se rangea sous la bannière de Don Bosco, il n'eut aucun effort à faire, aucune contrainte à imposer à son cœur, pour devenir, à l'exemple du Père de la famille salésienne, un fils dévoué de Marie, Secours des Chrétiens.

II. — L'attrait du Bienheureux Jean Bosco

La première rencontre avec Don Bosco eut lieu, semble-t-il, en 1883.

Le fondateur de la Société de saint François de Sales était déjà venu plusieurs fois à Marseille. Son séjour y soulevait un enthousiame toujours croissant. La famille Olive fut vite conquise par la sainteté rayonnante de l'humble prêtre. Une zélée bienfaitrice des œuvres salésiennes établit le contact. Introduit dans cette vraie famille chrétienne, l'homme de Dieu s'y trouva aussitôt à l'aise et se plut à y revenir. Entre autres raisons, il y avait pour l'attirer, le petit peuple d'enfants, qui égayaient, de leur franc rire et de leur front innocent, la maison hospitalière.

Ses vertus firent naître, chez ses nouveaux amis, une vénération profonde et un vif désir de lui venir en aide. L'estime réciproque rendit vite les relations très intimes.

Or voici, en 1883, Don Bosco à la table de ses hôtes. Ceux-ci, pour la circonstance, ont invité quelques amis. Passer une heure en la compagnie du Serviteur de Dieu, c'est, pour tous, une sainte joie, un honneur égal aux plus grands. On l'écoute avec une pieuse attention. Sa conversation, qui ne dédaigne pas la plaisanterie, devient soudainement grave et comme inspirée lorsqu'il raconte les merveilles de sa Madone, lorsqu'il découvre l'avenir de sa Congrégation. Les enfants

aussi sont là. L'honneur du service leur a été réservé. Ils vont, viennent, absorbés à la fois par leur office et la présence de celui qu'ils ont appris à regarder comme un saint. Leurs yeux, leurs oreilles voudraient ne rien perdre de ce qui se passe, de ce qui se dit.

Voilà que tout à coup Don Bosco arrête sur eux, ses regards. Il les appelle, les fait défiler devant lui ; il a pour chacun un mot spécial.

C'est le tour de Ludovic :

« *Celui-là appartiendra à Don Bosco* », dit le prêtre à la maman.

Le cœur de la pauvre maman se serre : elle aime tant son Ludovic ! Mais, chrétienne avant tout, dominant son cœur, elle fait cette courageuse réponse : « Eh bien ! si c'est la volonté du Bon Dieu, qu'il en soit ainsi. »

Celui-là appartiendra à Don Bosco !

Quel retentissement ces paroles durent-elles avoir dans le cœur du jeune homme !

Il a seize ans, l'âge des enthousiasmes, des élans généreux et aussi des pires entraînements. Nul doute qu'il n'ait fait écho à la réponse de sa mère. Mais l'heure de la donation n'a pas sonné. Il a du temps devant lui pour réfléchir et pour prier. Il continue ses études à Saint-Ignace et s'exerce dans la pratique du dévouement et de la charité.

Au milieu des siens, du reste, il est à bonne école.

Un autre jour, les orphelins de l'Oratoire Saint-Léon sont les hôtes fortunés de sa famille, à Montvert, campagne située à cinq kilomètres de Marseille. On leur a préparé dîner, jeux, loterie. Mme Olive les sert elle-même, heureuse de s'entendre appeler par ces petits : « Maman Bosco ». Ses enfants, Ludovic, Alphonse, Henri, distribuent à leurs frères d'adoption des billets, tous gagnants.

Don Bosco aussi est là. Il participe à la loterie. Le sort ne semble pas le favoriser ; quelques noix, voilà sa part. Mais par quel prodige la coque de ces noix, au lieu de renfermer le fruit huileux que l'on connaît, emprisonne-t-elle une belle pièce blanche ?

Don Bosco sourit à cette ingénieuse charité et aux pièces blanches ; il lui en faut tant pour ses œuvres qui se multiplient. Cependant, qu'est-ce que l'argent et même l'or comparés à un cœur généreux ?

Parmi les figures éveillées qui servaient ses orphelins, Dieu, sûrement, lui en désignait, dont le front était marqué du signe de la vocation plus haute.

Ce signe, Don Bosco le voyait encore lorsque, quelque temps après, se retrouvant à la table de la famille, il dit à M. Olive sur le ton plaisant qu'il prenait volontiers : « Monsieur Olive, méfiez-vous ; Don Bosco est un voleur. »

On rit et l'on comprit.

L'année 1885 vint encore resserrer les liens qui attachaient la famille Olive au Père de la famille Salésienne.

« Venez à Turin, avait dit Don Bosco au début de cette année, la Vierge Auxiliatrice vous y accordera de grandes grâces. »

Une invitation du Serviteur de Dieu avait quelque chose de sacré. Aux vacances, toute la famille partit. Dès l'arrivée à Turin, M. Olive s'empresse de présenter ses hommages au saint prêtre. Don Bosco reçoit ses amis avec son affabilité habituelle. Mais on est frappé de la façon dont il leur dit, en les quittant : « Monsieur Olive, si vous avez besoin de l'Oratoire et de Don Bosco, ils sont à votre disposition. »

Que cachaient ce ton et ces paroles ? On le sut bientôt.

Henri, le plus jeune frère de Ludovic, était arrivé à Turin, un peu fatigué. Le lendemain matin, son état s'aggrave : c'est la fièvre typhoïde. Outre l'angoisse dont leur cœur souffre, les parents sont dans un grand embarras : leur Henri ne peut plus rester à l'hôtel. Où aller ? C'est alors qu'ils se rappellent l'offre de Don Bosco. Ils vont lui confier leur peine. Le bon père arrange tout. Il met à la disposition de la famille deux chambres à l'Oratoire. Le petit malade y est transporté avec toutes les précautions voulues. Les soins les plus attentifs lui sont

prodigués. Surtout Don Bosco prie et fait prier. Quelques jours après, l'enfant était guéri. Aux angoisses succédait le sentiment très net et très consolant d'une protection spéciale de la Mère de Dieu.

Jusqu'à présent, notre futur missionnaire n'a eu, avec Don Bosco, que des rapports extérieurs, pas d'ouverture d'âme. L'homme de Dieu l'a remarqué, probablement même il le connaît plus que celui-ci ne s'en doute ; mais il se garde de ne rien brusquer. Il attend avec confiance le jour où le jeune homme viendra s'offrir. Ce jour arrive le 1er avril 1886. Pour la première fois Ludovic s'entretient seul à seul avec Don Bosco. Il lui communique les secrètes aspirations de son âme. Que lui dit le saint prêtre ? Nous n'en savons rien. Mais nous nous imaginons facilement avec quelles actions de grâces il accueillit ce jeune homme de dix-neuf ans si pur, si droit, si généreux.

Au contact du vieillard dont toute la vie avait été dépensée pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, Ludovic dut sentir son cœur s'échauffer d'un saint amour. Désormais son choix est fait : il prend la voie royale du dévoûment et du sacrifice, à la suite de Don Bosco, à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cependant il veut entourer sa vocation

de toutes les garanties possibles. Dans une affaire de cette importance, les considérations purement humaines ne projettent qu'une faible lueur ; il faut demander les lumières divines. Il sollicite des prières avec une sainte insistance. Il prie lui-même ; il suit au mois de juillet, la retraite des philosophes, à Saint-Joseph-du-Tholonet, près d'Aix-en-Provence. En septembre toute sa famille l'accompagne à la Salette. Avant son départ pour les saints combats du Seigneur, il vient demander la bénédiction de la Reine du Ciel, dont il veut être le chevalier. C'est par Elle qu'il voue à Jésus son cœur, sa vie tout entière : sacrifice d'autant plus beau que tous les siens le font avec lui. Sur cette montagne arrosée des pleurs de Marie, il rend plus forte sa haine du péché qui fit pleurer la Vierge, et plus énergique sa résolution de le combattre sans merci.

III. — Le novice

Le 4 novembre, au noviciat salésien de Foglizzo, Ludovic Olive prend la soutane. Lui, qui avait tout dans sa famille, il entre dans la famille du pauvre Don Bosco. Comme le jeune homme riche de l'Evangile, il a entendu la voix du Maître : « Si tu veux être parfait, vends ce que tu as, donne-le

aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens et suis-moi. » Mais au lieu de s'en aller, triste, par manque de courage, il fait, tout joyeux, le sacrifice demandé.

De ce sacrifice il sent tout de suite les meurtrissures. La gêne, les privations, voilà le pain quotidien de toute famille religieuse naissante. Le jeune clerc accepte tout, courageusement, sans plainte, sans regards en arrière.

Don Bosco ne lui a-t-il pas promis du pain, du travail et le paradis ?

Qu'importe le reste ?

De fait, il ne s'inquiète pas du reste. Son corps, non habitué au rude régime auquel il le soumet, a beau demander grâce : il ne l'écoute pas. Il n'écoute que son ardeur pour la pratique des plus austères vertus et fait l'admiration de ses confrères, comme de ses supérieurs.

Mais voilà que ses forces le trahissent. Le 20 novembre, une fluxion de poitrine le met au lit. Ce n'est rien, croit-on ; bientôt il va mieux. Don Albera, venu de France, le fait transporter à Turin.

Malheureusement le mieux ne se maintient pas. Il y a rechute. Le père, angoissé, accourt au chevet de son cher Ludovic. Les meilleurs médecins, consultés, sont unanimes à déclarer le malade perdu.

Perdu ! C'est donc le moment de la Sainte

Vierge, se dit Don Bosco. Il va voir son malade. Il fixe sur lui ses yeux profonds qui semblent percer l'avenir. Et puis, avec cette assurance imperturbable des hommes de Dieu : « Courage, lui dit-il, je t'assure que la Sainte Vierge te guérira. » Et ici se place un de ces faits merveilleux dont la vie de Don Bosco est tissée.

Dans la nuit du 3 au 4 janvier, le bienheureux eut un songe. Le voici tel qu'il le transmit lui-même à son secrétaire, l'abbé Charles Viglietti :

« Je ne sais si j'étais éveillé ou si je dormais. Je n'ai même pas pu me rendre compte du lieu où je me trouvais. Tout à coup ce lieu fut éclairé d'une lumière extraordinaire. Un bruit se fit entendre. Puis apparut une personne entourée de beaucoup d'autres. Elles s'approchèrent. Une telle lumière émanait de leur visage, de leurs somptueux vêtements que tout le reste ne semblait que ténèbres.

« Alors la personne, qui paraissait conduire les autres s'avança et me dit : « Je suis l'hum-« ble servante, envoyée par le Seigneur, pour « guérir ton Ludovic, malade. Il était déjà « appelé au repos. Mais, pour que se mani-« feste en lui la gloire de Dieu, il continuera « à s'occuper de son âme et de l'âme des « siens. Je suis la servante en faveur de « laquelle a fait de grandes choses Celui qui

« est tout-puissant et dont le nom est saint.
« Réfléchis attentivement à ces choses et tu
« comprendras ce qui doit arriver. Amen (1). »

« Sitôt ces paroles prononcées, continue Don Bosco, tout rentra dans l'obscurité. Je demeurai, le reste de la nuit, demi-éveillé, sans force. Le lendemain, je m'informai au plus tôt de la santé de Ludovic. On m'assura qu'un mieux réel s'était produit. Les docteurs Vignolo, Gallenga, Fissore et Albertotti ne laissaient plus aucun espoir de guérison. »

Telle est la relation du Serviteur de Dieu.

Or, une autre nuit, se sentant très mal, le malade eut, lui aussi, un songe. Don Bosco, en personne, s'avançait vers lui et lui adressait ces paroles : « Ne t'inquiète pas ; d'ici dix jours, tu viendras me voir dans ma chambre. » Puis il le bénissait et disparaissait. Le lendemain matin, le jeune abbé était tellement persuadé de la réalité du fait qu'il refusait de croire quiconque lui affirmait le contraire.

Ce qui est certain, c'est qu'il guérit. Sa première visite fut pour celui qui lui avait annoncé, avec tant d'assurance, sa guérison. Cependant, Don Bosco réservait au conva-

(1) *L'Apparition avait parlé en latin :*

« Ego sum humilis Ancilla quam Dominus misit ad sanandum Ludovicum tuum, infirmum. Ad requiem ille jam erat vocatus ; nunc vero ut gloria Dei manifestetur in eo, ipse animæ suæ et suorum curam adhuc habebit. Ego sum Ancilla cui fecit magna qui potens est, et sanctum nomen ejus. Hoc diligenter perpende et quod futurum est intelliges. — Amen. »

lescent une autre prédiction, non moins étonnante. Il lui montra, vingt ans avant qu'il y mît le pied, le champ de labeur qui l'attendait en Chine. On comprend que notre jeune homme ait conservé, de cet entretien, un souvenir ineffaçable. Longtemps la prophétie parut une chimère. N'importe ! Il n'en douta jamais.

Cette maladie, cause de si grandes inquiétudes, tournait donc à la gloire de la Madone et de son fidèle serviteur. Ludovic Olive entra dans la Congrégation Salésienne, marqué du signe de Marie. Aussi quel culte ne va-t-il pas lui vouer ! Il l'aimait déjà beaucoup ; cet amour deviendra de l'enthousiasme. Il lui remplira tellement le cœur que le nom de Marie sera sans cesse sur ses lèvres, au bout de sa plume. Sa correspondance déborde d'élans d'amour à l'égard de la Reine du Ciel ; le trop plein de son cœur jaillit en exhortations pressantes à aimer, à invoquer Marie. Les exclamations : « Vive Marie ! A Jésus par Marie ! » émaillent ses lettres, parfois de façon inattendue. A-t-il échappé à un danger ? L'enfant de Marie ne s'y trompe pas ; il sent tout de suite la main de sa céleste protectrice. Il se proclame le missionnaire de Marie Auxiliatrice. A l'exemple du Père de la famille salésienne, tout ce qu'il fera de bien, il l'attribuera à Marie. Lui, à l'entendre, ne fera que des « bêtises ».

A cet amour pour la Madone, s'ajoute comme corollaire, un attachement indestructible pour son infatigable serviteur, Don Bosco. Ce n'est pas en vain qu'il l'a approché de près. Ce bon Père, dont les prières lui ont obtenu, de la Vierge Secours des Chrétiens, une guérison inespérée, dont le regard inspiré lui a montré, dans un avenir encore lointain, son champ d'apostolat en Chine, n'aura pas de fils plus aimant que Ludovic Olive.

Aussi lorsqu'à la suite de la maladie que nous venons de relater, Don Albera, par égard pour une santé délicate, lui offrit de rentrer dans sa famille : « Non, répondit-il avec fermeté, ma vocation est d'être salésien : je veux être salésien. »

Toutefois on juge prudent de le ramener sous son ciel provençal. Un noviciat a été ouvert en France, à Sainte-Marguerite, dans la banlieue marseillaise : c'est là que ses Supérieurs l'envoient reprendre l'essai de la vie religieuse. Il y pourra recevoir plus facilement les soins qu'exige sa santé. Lui, du reste, ne demande qu'une chose : s'adapter à tout. Il n'entend pas n'être religieux qu'à demi. Et il commence une vie de paix, de joie sereine, d'humilité.

Pas ou peu d'événements marquants. En 1888, la loi civile l'obligeait à se présenter

au conseil de révision : il est exempté, selon l'assurance que, deux ans plus tôt, Don Bosco en avait donné à son père.

Il n'est pas appelé à servir son pays sous l'uniforme militaire, il le servira d'une façon plus haute. Il appartiendra à cette légion de missionnaires qui ont fait à notre France, de par le monde, l'enviable renom de nation bonne et généreuse entre toutes.

Le début de cette même année apporte aux salésiens une grande douleur. Le 31 janvier, leur fondateur, leur guide sûr les quitte pour le Ciel. Notre fervent novice se trouve orphelin avant même d'avoir pu donner officiellement le nom de père à celui auquel il avait déjà voué un amour de fils. Du moins la consolation lui est ménagée d'assister aux funérailles du Bienheureux. Ces funérailles sont un triomphe ; elles font éclater la puissance du nom de Don Bosco. Ses fils ont fait une perte immense sans doute, mais à leur deuil se mêle une ferme confiance : celui qui, sur terre, eut tant de pouvoir sur le cœur de la Madone, n'en aura pas moins au Ciel, où, sûrement, il a déjà reçu la récompense des bons serviteurs. De là-haut, comme il l'a promis, il n'assistera que mieux ceux qui refoulent leurs larmes pour continuer son œuvre.

C'est avec ces pensées réconfortantes que l'abbé Ludovic revient à Sainte-Marguerite pour se replonger dans la vie du noviciat.

Obéissance et travail, voilà son existence. Toute sa volonté est tendue vers un seul but : se faire une vie intérieure profonde, d'où, plus tard, son zèle tirera une vigueur magnifique. Par les obscurs sacrifices de la vie quotidienne, il se donne en détail, avant la donation totale de la profession.

Cette donation ne tarde pas. L'épreuve est terminée ; ses conseillers spirituels en répondent : il peut entrer dans la sainte et glorieuse milice de la vie religieuse sous le drapeau de Don Bosco.

Le dernier jour du mois de mai de l'année 1888, en l'octave de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, il prononce ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Quelles émotions firent battre son cœur en ce jour ? Il en a gardé le secret. Mais il est facile de les deviner : tous ceux-là les ont ressenties qui se sont offerts comme lui en holocauste. Dieu se donne à qui se donne. Portée sur les ailes de l'amour, l'âme poursuit son pèlerinage terrestre en toute sécurité, en attendant le repos dans la maison du Père qui est dans les Cieux.

Le nouveau religieux a la joie de voir toute sa famille en parfaite harmonie avec ses propres sentiments. C'est de part et d'autre même générosité. Ses parents si chrétiens n'en sont d'ailleurs pas à leur premier sacrifice, ni à leur dernier. Ils savent que Notre-

Seigneur Jésus-Christ a, sur les enfants, des droits souverains, que s'attacher à son seul service, ce n'est pas déchoir, mais prendre rang dans la plus haute noblesse. Ils savent que donner un enfant à Dieu, ce n'est pas le perdre. L'amour divin n'expulse pas l'amour filial ; il l'élève, il le rend plus pur, plus délicat, plus fort.

IV. — **Religieux et prêtre**

Après sa profession religieuse, l'abbé Ludovic Olive demeure à la maison du noviciat : c'est la volonté de ses supérieurs. Il s'y pénètrera plus profondément de l'esprit salésien.

Il n'est pas encore au sommet de sa vocation ; il lui reste à gravir la montée du sacerdoce. Il l'entreprend avec son ardeur coutumière. On connaît le mot de saint François de Sales : « La science est le huitième sacrement du prêtre. » L'abbé Olive s'est fait une trop haute idée du sacerdoce pour négliger d'acquérir cette science. Ne voulant pas être plus tard un guide aveugle, il est un laborieux étudiant en théologie.

La science sans la vertu n'est qu'une parure de vanité. L'étudiant en théologie continue le fervent novice. Il n'est pas de ces impar-

faits systématiques qui se contentent d'une perfection limitée. Sa profession religieuse, il ne l'oublie pas, l'oblige à des efforts continus vers une perfection toujours plus haute jusqu'au jour où le divin Maître l'appellera au repos.

Voilà son principal travail de quatre ans. Un événement vient l'interrompre.

En 1891, le noviciat quitte Sainte-Marguerite pour s'installer à Saint-Pierre-de-Canon, dans le diocèse d'Aix.

Saint-Pierre-de-Canon! Nid d'aigle, auréolé de légende. Que n'évoque pas ce nom à ceux qui, pendant douze ans, y firent l'apprentissage de la vie salésienne ? Promenades héroïques, enthousiasme, gaîté entraînante, élan généreux et confiant, sans souci de l'obstacle, vers tous les sommets ! Ceux auxquels il n'a pas été donné d'aborder à cette terre d'héroïsme ne peuvent se défendre d'un brin de jalousie, aux récits merveilleux de leurs aînés et se demandent quel mauvais sort leur a refusé l'entrée de ce paradis épique.

La prise de possession du nid d'aigle eut lieu le 31 octobre 1891. Elle fut célébrée ainsi qu'il convenait, par un banquet fameux où les pommes de terre en robe de chambre composaient tout le menu, et qu'on renouvela pieusement chaque année pour commémorer le glorieux anniversaire.

Ludovic Olive suit le noviciat transplanté. C'est là, sur ce rocher écarté, loin des rumeurs de la grande ville, que le jeune clerc achève sa préparation au sacerdoce.

Moins d'un an après, ses vœux sont comblés. Le 16 septembre 1892, à Marseille, dans la chapelle de l'Oratoire Saint-Léon, les mains de Mgr Robert faisaient descendre sur l'élu du Seigneur les pouvoirs sublimes et redoutables du sacerdoce.

Il était prêtre.

Tout confus et tremblant sous le poids de l'auguste dignité, il voyait tomber à genoux devant lui, partagés entre un saint respect et une joie toute céleste, ses parents, ses frères et sœurs, ses supérieurs et ses confrères, sollicitant une bénédiction. Le lendemain, c'était le jour inoubliable où Jésus descendait pour la première fois, à sa parole, sur l'autel. Son frère Albert, prêtre séculier, l'assistait. Son père s'était réservé le privilège de servir lui-même la première messe de son enfant.

Pendant quelques jours, le nouveau prêtre se donne aux siens: ils comprennent si bien les dons du Bon Dieu et savent goûter, comme il le mérite, l'honneur qui leur est fait.

Dans le sanctuaire intime de la famille que de souvenirs lui reviennent du passé. C'est là que sa vocation a fleuri, qu'elle a trouvé l'atmosphère favorable à son plein épanouissement. Le Bon Dieu lui a beaucoup donné.

Mais ne tient-il pas, chaque matin, entre ses doigts tremblants, Celui qui rend au Père de parfaites actions de grâces pour tous les biens qu'il répand sur nous ?

Cependant on ne devient pas prêtre pour savourer, égoïstement, sur le Thabor, les joies divines. Dans le champ du Seigneur, les ouvriers attendent des renforts. Les rejoindre, partager leurs fatigues, c'est l'ardent désir de l'abbé Olive. Il y a en lui une flamme d'apostolat que le sacerdoce n'a fait qu'aviver.

Depuis longtemps, il lui semble entendre les voix plaintives des petits Chinois qui meurent là-bas, souvent victimes de parents barbares, et qui ne connaîtront jamais les regards si bons de leur Père du Ciel. Mais l'heure providentielle pour cet apostolat lointain n'a pas encore sonné. Le Père Olive l'attendra avec patience. Savoir attendre l'heure de Dieu sera toujours un des traits de cet homme humble et doux. Gardant son idéal au fond du cœur, sûr de faire la volonté de Dieu en obéissant, c'est à de pauvres petits Français qu'il va consacrer les prémices de son sacerdoce.

Dans un vieux quartier de Marseille, place de l'Anche, végète une œuvre où triomphent l'indigence et la gêne. C'est la Manécanterie. Cinquante enfants y reçoivent l'instruction primaire. Une terrasse leur sert de cour.

C'est à la formation religieuse et morale de ces pauvres petits que le jeune prêtre va se dévouer. Cette charge le rapproche de sa famille. Tant mieux pour les petits déshérités auxquels il se dévoue. De temps en temps les plus sages l'accompagnent à la campagne de Mont-vert où M. et Mme Olive les comblent de gâteries.

Cette œuvre aussi éphémère que pénible s'éteint en 1894.

Le Père Olive est alors envoyé à Montpellier. L'Oratoire Saint-Antoine-de-Padoue sera son champ de labeur pendant huit ans, jusqu'en 1903.

Il y excelle comme catéchiste et directeur de patronage. Sans bruit, il fait beaucoup de bien. Religieux exemplaire, prêtre pieux et zélé, il édifie ses confrères et jette dans les jeunes âmes qui lui sont confiées les semences d'une vigoureuse vie chrétienne.

Nombre de ces âmes gardent de lui un souvenir qui va jusqu'à la vénération.

Différents événements de famille, mariages, baptêmes, deuils aussi, viennent tour à tour réjouir son cœur ou le faire saigner. C'est ainsi qu'à la joie de voir une de ses sœurs se donner complètement à Dieu sous la règle des Filles de Marie Auxiliatrice, succède la douleur de perdre son frère aîné, prêtre du diocèse.

L'année 1899 lui fut particulièrement cruelle. Le 1er mai, son père vénéré était frappé d'une attaque, qui, d'après les médecins, aurait dû être foudroyante. Mais cet homme de foi ne passait aucun jour sans demander à Dieu la grâce de ne pas mourir privé du secours des sacrements. Pour sa consolation et celle des siens, cette grâce lui fut accordée. Le 3 mai, le digne père de famille s'en alla recevoir la récompense de sa vie toute chargée de bonnes œuvres.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son père tant aimé, brisé de douleur, sans doute, mais fortifié par le souvenir des édifiants exemples que ce père a toujours donnés à ses enfants, le fils de Don Bosco va reprendre sa tâche à l'Oratoire Saint-Antoine-de-Padoue.

Trois ans après, en 1902, un malheur mit en deuil la famille de l'Oratoire. Dieu lui enleva son chef, le Père Babled, âgé de 38 ans. La mort de ce religieux, d'une trempe peu commune, fut digne de sa vie. Il accueillit la redoutée visiteuse avec tant de maîtrise, il se prépara au jugement de son Dieu dans de tels sentiments de foi et d'humilité, que l'impression en est restée, ineffaçable, chez ceux qui en furent les témoins. Dans une lettre à un confrère, le Père Olive nous a laissé, sur cette mort, de précieux détails qui méritent de trouver place dans ce récit.

A lui, directeur spirituel de la maison, était échue la mission, à la fois douloureuse et consolante, d'administrer, à son supérieur, le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. A la suite de cette cérémonie, le vénéré malade adressa aux assistants, agenouillés dans sa chambre, ces émouvantes paroles : « Mes chers confrères, ne vous affligez pas. J'ai voulu recevoir les derniers sacrements, comme on le doit, quand on se sent un peu gravement malade. Nos règles le prescrivent ; au directeur de donner l'exemple... Tout n'est pas désespéré... Si le Bon Dieu veut me prendre, je prierai pour vous, une fois que je serai sorti du purgatoire ; ne m'y laissez pas languir...

« Mon esprit sera toujours avec vous... Restez fidèles à votre vocation. Je vous recommande la méditation, la confession hebdomadaire, la sainte communion fréquente et fervente, une complète ouverture de conscience à votre supérieur. » Quelques heures avant de mourir il voulut encore avoir autour de lui ses confrères. Il fit allumer une veilleuse devant une statuette de Notre-Dame de Lourdes : « Ah ! cette Vierge, dit-il, je l'ai tant aimée... oui, c'est Elle, je le vois, qui m'a obtenu du Bon Dieu la grâce de vous parler comme je vous parle. » Et il se mit à faire sa confession publique : « Ecoutez bien, s'écria-t-il d'une voix forte, écoutez

bien, sans cesser de prier... En vous disant ces choses, je diminue d'autant mes années de purgatoire. »

On lui annonce que le docteur vient d'arriver. Il répond : « Qu'il fasse sur mon corps tout ce qu'il lui plaira... Mais vous, écoutez... » Il continue sa confession ; et il n'y a rien à faire, il faut qu'on écoute.

Lorsque le Père Olive vit son vénéré directeur à toute extrémité : « Cher monsieur le directeur, lui dit-il, veuillez nous bénir tous. » Et, lui prenant la main, prononçant les paroles, il lui fit tracer sur les assistants le signe de notre rédemption.

Dans la même année où l'Oratoire Saint-Antoine-de-Padoue perdait son énergique pilote, de sombres nuages pour les catholiques, s'amoncelaient sous le ciel de France. Bientôt l'orage éclata et couvrit de navrantes et honteuses ruines notre beau pays. Des milliers de bons Français avaient rêvé une vie de dévoûment. Adieu ce beau rêve ! Le pur dévoûment, pour Dieu et pour les âmes, devient passible des tribunaux. Ils assistent impuissants à l'écroulement des œuvres que leur zèle et la charité de leurs compatriotes avaient fait sortir de l'inépuisable terre de France.

L'Oratoire Saint-Antoine-de-Padoue subit le sort de toutes les œuvres catholiques. Le

Père Olive doit quitter son cher patronage, ses confrères auxquels son cœur avait voué une affection si vraie.

Que va-t-il faire ? Douloureux problème ! Religieux il est, religieux il veut rester. Peut-être qu'en s'abritant sous le toit paternel, à Marseille, il pourra reconstruire son rêve brisé, consacrer son dévoûment à ce cher Oratoire Saint-Léon, de la rue des Princes, où la vie salésienne lui avait été révélée.

C'est le parti qu'il prend. Et il n'hésite pas à se faire, dans sa ville natale, humble quêteur, au profit des pauvres orphelins dont on a pourchassé les pères volontaires. Il croit, en cela, n'offenser personne et n'encourir, en aucune façon, la vindicte des lois. Illusion ! Un jour de janvier 1904, tenu au lit par une fièvre muqueuse, il voit entrer dans sa chambre, des commissaires mandatés pour une perquisition. Ces gens ont bien choisi leur moment. L'abbé Olive est seul ; sa mère et sa sœur viennent de sortir. Brûlant de fièvre, il assiste à l'élégante opération. Quelle douce émotion pour un malade ! Les représentants de l'autorité en sont pour leur peine ; leur visite n'eut d'autre résultat qu'une hausse de fièvre chez le suspect.

Bientôt, heureusement, grâce aux soins attentifs de la maman, le malade entrait en convalescence.

V. — **La Vocation missionnaire triomphante**

Le Père Olive, comme il a déjà été dit, était, depuis longtemps, hanté par le désir d'aller évangéliser les petits Chinois. Sans les connaître, il les aimait beaucoup ces malheureux, dont il lui semblait entendre les appels désolés.

On le taquinait un peu sur ce que l'on considérait comme un simple rêve de jeunesse. Par obéissance, il avait bien pu refouler le rêve au fond du cœur : il était toujours là, ce rêve, rappelant sa présence avec cette insistance douce et persévérante que prend la voix même de Dieu.

Plusieurs fois, il avait inutilement demandé à partir. Mais voilà enfin, semble-t-il, l'heure de la Providence. La tempête qui sévit en France contre les religieux le tient dans une demi-inaction, insupportable à son zèle. Puisqu'il ne peut pas mener, dans son pays, la vie de dévouement qu'il a choisie, il ira se dévouer ailleurs. Justement, on parle de fonder une mission salésienne en Chine. Il s'empresse de donner son nom ; sa demande est acceptée. Il triomphe. Mais quel coup la nouvelle va porter dans le cœur de sa mère ! Le coup, rude en effet, fut supporté vaillamment. Cette mère chrétienne répéta dans son cœur broyé la parole qu'elle avait dite

autrefois à Don Bosco : « Eh bien, soit ! si c'est la volonté du Bon Dieu ! »

Un banquet de famille réunit une dernière fois les enfants autour de leur mère aimée et vénérée. M. Camille Olive, oncle de Ludovic, exhala en des vers expressifs les sentiments qui gonflaient les cœurs. Sentiments de légitime fierté d'abord : il est beau celui qui « rêve le sacrifice en des pays lointains ». Hélas ! les pauvres cœurs humains avaient fait d'autres rêves. Pourquoi les briser ? « N'y a-t-il pas assez de la mort qui disperse ? » Pourquoi ne pas l'attendre ? Oui pourquoi ? Parce que Dieu le veut ainsi et cela suffit. « Que sa volonté sainte s'exerce, s'il le faut, en pesant sur nos cœurs. » Le sacrifice d'un seul devient le sacrifice de tous. Une seule prière au nouveau missionnaire : « Souviens-toi de nous tous sur la terre étrangère. »

Soyez-en sûrs, oncle, frères, sœurs du nouvel apôtre ; soyez-en sûre, vous surtout, maman héroïque et douloureuse. Son cœur vous sera fidèle. Associés à son sacrifice, tous vous resterez associés à ses travaux apostoliques et à ses mérites. La famille du missionnaire est missionnaire avec lui.

Il part pour Turin et se met aussitôt en rapport avec le Père Versiglia, chef de la nouvelle mission. « Je me rappelle, écrira plus tard Mgr Versiglia, que je le rencontrai pour la première fois à l'Oratoire de Turin

en janvier 1906. Il s'avança vers moi et me salua tout rayonnant de joie, et aussitôt un lien plus que fraternel unit nos deux âmes. »

Le départ suprême a lieu le 18 janvier, à Gênes. La famille de Ludovic Olive est là ; il ne manque que sa mère, à qui on a voulu épargner cette minute trop douloureuse, et son frère Jean, en prière sans doute dans sa cellule de chartreux. L'émotion est grande, déchirante la séparation. Ceux qui restent semblent ne pouvoir se détacher de celui qui s'en va. Après les avoir bénis, le missionnaire s'arrache enfin à leurs embrassements, leur laissant comme unique souvenir une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice.

Le bateau s'ébranle. Appuyé sur la rampe du pont, il les bénit encore. Les mouchoirs s'agitent, par intervalle, lorsque les larmes, dont les yeux sont pleins, le permettent.

Mais, le lourd et insensible paquebot prend du large. C'en est fait ; le sacrifice est accompli.

Jusqu'à présent, pour ne pas ajouter à la douleur de ceux qu'il quitte, le nouveau missionnaire a dominé son émotion. Maintenant son cœur éclate ; il tombe assis ; et, la tête dans ses mains, il donne libre cours à ses larmes. Ce n'est pas pour longtemps. Il se redresse bientôt et prononce avec décision : « Les droits de la nature sont payés. Tout le reste est pour Dieu. » Il ne reviendra

jamais sur cette parole. Sans doute, il conservera toujours, pour sa famille, une affection très vive, très tendre ; mais toutes les forces de son corps, toutes les puissances de son âme appartiendront à Dieu. Le glorifier par le salut des âmes sera l'unique passion de sa vie.

Et si son cœur avait pu défaillir un instant, il n'aurait eu qu'à relire la belle lettre d'adieu que lui écrivit son frère Jean, le chartreux exilé. Le saint religieux commence, lui aussi, par s'attrister d'un départ qui va reléguer son frère au bout du monde, sans espoir bien réel de le revoir. Mais bientôt le ton de la lettre s'élève très haut :

« Cette tristesse, bien cher frère, se change en une joie très douce pour mon âme, en pensant que c'est par le sacrifice que l'on s'unit au divin Maître et que le véritable amour préfère cueillir, non les roses, mais les épines, parce que sa nourriture, c'est la croix. Et si c'est avec des larmes qu'il faut regarder le Ciel, lorsque la main de Jésus s'appesantit sur nous par quelque rude coup, c'est aussi avec un grand sentiment de gratitude et d'abandon qu'il faut baiser cette même main qui compte les piquants de notre pauvre existence pour les changer en fleurs de paradis.

« Je te félicite donc mille et mille fois de la vie nouvelle que tu vas embrasser, non

pour chercher les honneurs et les biens de ce monde, mais pour devenir l'assidu compagnon de la pauvreté, des humiliations, des privations. Seul Jésus peut inspirer un tel dévouement ; et, lorsque son amour est bien ardent dans un cœur, ce cœur ne craint plus qu'une chose : en faire trop peu.

« Ah ! cher frère, si tu cours au-devant de la croix avec tant de générosité, avec ces élans sublimes qu'engendre la passion des âmes, c'est que, tu le sais bien, sur cette croix se trouve cloué, Jésus, Roi, Prêtre et Victime, et que, crucifié avec lui, tu pourras tout, absolument tout, comme le répétait le grand apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Oui, tout, cher Ludovic, tout contre l'enfer, le monde et toi-même ; tout contre les éléments ; tout contre tout et tous.

« Pars donc, cher frère, en ces pays lointains, racheter des esclaves du démon pour en faire des enfants de Dieu. Que la paix de Dieu t'accompagne partout et que, sous l'égide maternelle de Marie, ta vie tout entière se consume dans l'héroïsme pour devenir de plus en plus active et brûlante. »

Poussé par un souffle si pur notre missionnaire vogue vers les petits Chinois qu'il voit lui tendre des bras suppliants. Se doute-t-il, en voyant fuir la terre d'Europe qu'il lui dit adieu pour toujours, qu'il ne remettra plus le pied sur le sol de sa patrie ? Songe-t-il que

ses regards ne se porteront plus jamais, ici-bas, sur les chers visages de sa mère, de ses frères, de ses sœurs ?

Peut-être. En tout cas, c'est une éventualité qu'il a sûrement envisagée et acceptée. Sa donation est totale. Et ce n'est pas une vaine formule qu'il prononcera plus tard : « *Lorsqu'on va en Chine, c'est pour y mourir.* »

CHAPITRE II

L'Orphelinat de Macao et la Mission de Heung-Shan

I. — L'Orphelinat de Macao

Macao est une ville de 140.000 habitants dont 40.000 Européens. Sur les 100.000 Chinois qui s'y entassent, 3.000 seulement sont chrétiens.

C'est une ville déchue.

Elle n'est plus qu'une minuscule colonie portugaise, à l'entrée de la baie de Canton. Mais elle fut longtemps le grand centre commercial de l'Europe, en Chine. Elle s'honore surtout d'avoir été le point d'atterrissage des ouvriers évangéliques à destination du Céleste Empire. Ils s'arrêtaient là pour prendre haleine après la longue traversée, essayer leurs forces, les multiplier par l'étude de la langue et des mœurs chinoises, mesurer les obstacles à vaincre, préparer leur plan d'action et puis ils s'élançaient, hardiment, pour les pacifiques conquêtes de la Croix.

Les Salésiens ne firent pas exception. Ils

débarquèrent à Macao le 13 février 1906, sous la conduite du Père Versiglia. Mgr Azévédo, évêque de Macao, les avait appelés pour leur confier la direction d'un orphelinat.

En Chine, l'orphelinat est une œuvre de première nécessité. Si souvent le missionnaire fait la découverte d'enfants sans parents ou plus malheureux encore ! Et le problème angoissant se pose : comment tirer de leur misère ces pauvres petits ? — Pratiquement, il n'y a qu'un moyen : constituer pour ces infortunés une maison toute familiale où des hommes, par un amour puisé dans le cœur même du Sauveur, remplaceront les parents disparus ou indignes.

Tel est l'orphelinat catholique. C'est à cette forme d'apostolat que se consacrèrent d'abord les missionnaires salésiens. Mais pendant cinq ans, quelles difficultés ! et même quelles désillusions !

Le premier obstacle fut la langue, cette langue chinoise, l'épouvantail de quiconque aspire aux missions dans l'immense empire des Fils du ciel.

Le Père Olive fonça résolument sur l'obstacle. Pour le vaincre, il fit des efforts surhumains, si bien qu'au bout de quelques mois, et quoique peu doué pour les langues, il pouvait entendre les confessions des élèves. Ce fut une première victoire. Peu après il en enregistrait une deuxième : il s'essayait à la

prédication. Oh ! ses petits sermons n'étaient pas du chinois classique, mais un mélange de chinois, de français, d'italien ; ce qui lui faisait dire en plaisantant : « Le Seigneur m'a accordé le don des langues. » Et il ajoutait : « Qu'importe si je parle mal le chinois ? je le parlerai mieux en paradis. »

Et qu'importait en effet ? — On l'écoutait quand même volontiers ; aux imperfections de sa langue il suppléait par une simplicité et une onction qui édifiaient profondément.

L'épreuve la plus dure fut de vivre, pendant plusieurs années, sans horizon, sans espoir d'expansion. Avoir fait, emporté par un beau rêve d'apostolat, quelque chose comme 15.000 kilomètres et puis se voir, avec une cinquantaine d'enfants, entre les quatre murs d'une pauvre maison, confiné dans une œuvre pour laquelle tout espoir de développement semble interdit, quelle accablante déception ! Ce fut le supplice du Père Olive et de ses confrères pendant cinq ans.

Il n'en perdit jamais rien de sa sérénité, ni de sa confiance. Bien plus, sa confiance il la communiquait aux autres ; et son supérieur, Mgr Versiglia, lui a rendu ce beau témoignage : « Je fus souvent sur le point de tout abandonner ; mais le Père Olive était là. Un court entretien avec lui suffisait pour ranimer le courage. »

Et comment se serait-il découragé ? —

N'avait-il pas la parole de Don Bosco ? — Cette parole ne pouvait faillir.

Elle ne faillit pas. La divine Providence, selon ses habitudes, se servit de la malice des hommes pour réaliser ses desseins et récompenser la constance de ses vaillants ouvriers.

II. — La Mission de Heung-Shan

L'événement providentiel fut la révolution portugaise qui éclata en 1910, renversa la monarchie et ouvrit contre l'Eglise une ère de persécution.

On espérait que Macao, grâce à son éloiment, ne souffrirait pas des convulsions de la mère patrie. Il n'en fut rien. Là, comme dans la métropole, la tempête s'abattit sur les œuvres catholiques. Les Salésiens durent fermer temporairement leur orphelinat. Ils se réfugièrent dans l'île de Hong-Kong, occupée par les Anglais.

Mais la Chine est grande. Et le Père Olive n'écrivait-il pas, au début de cette année 1910 : « Quant à moi, quoique ma santé ne soit pas des plus solides, je n'ai qu'un désir : celui de quitter Macao pour mener une vie de véritable missionnaire de Marie Auxiliatrice. Priez-la pour moi à cette intention. »

Marie Auxiliatrice va exaucer son cher désir.

Mgr Azévédo, qui, cinq ans auparavant, avait tout fait pour avoir des missionnaires salésiens dans son diocèse, n'est nullement disposé à s'en priver, maintenant qu'il les a vus à l'œuvre.

Le moyen de les garder est bien simple. La juridiction de l'évêque s'étend non seulement sur la colonie portugaise, mais aussi en territoire chinois. Il leur offre donc l'évangélisation d'une partie de ce territoire, le district de Heung-Shan, dans l'inextricable delta du fleuve des Perles. Les fils de Don Bosco acceptent et ainsi commencent à se réaliser les songes de leur Père prévoyant une vaste mission salésienne en terre chinoise.

Les zélés missionnaires s'empressent de prendre possession de leur nouveau champ d'action. Ils disent adieu aux Pères de la Mission de Hong-Kong chez qui ils avaient trouvé une généreuse hospitalité.

Une barque est louée, sur laquelle ils déposent leur pauvre mobilier et les voilà voguant vers le port de Heong-Chen. — Cependant, l'expédition était plutôt risquée et, à mesure que nos missionnaires avançaient, certains points d'interrogation se dessinaient dans leur esprit, se précisaient, grossissaient, de plus en plus inquiétants. Leur résidence était fort loin du point de débarquement. Comment

l'atteindre? — Ils ignoraient tout de la région, et les chemins et les habitants. Quel accueil leur réservait-on?

Une seule chose ne faisait pas de doute : c'est qu'il existait une loi de proscription contre les missionnaires.

Ils vont quand même. Au-dessus de leurs craintes apparaît leur douce étoile, la chère Madone au sceptre maternel, dont le béni Enfant, de ses petits bras ouverts, les invite divinement à la confiance.

Leur confiance ne sera pas confondue.

Les voici au terme de leur navigation. Ils mettent pied sur le quai de Heong-Chen. Mais quel est ce groupe où l'on cause, où l'on gesticule avec tant d'animation ? Deux jeunes gens s'en détachent et s'avancent, souriants, vers nos voyageurs. Ce sont deux anciens élèves de l'orphelinat de Macao. Ils ont appris, par hasard, l'arrivée des Pères dans le pays et ils ont voulu se charger des plus gros soucis de l'installation.

Les autres sont des curieux.

Les bruits les plus contradictoires et les plus invraisemblables circulent sur les deux étrangers qui viennent de débarquer.

Ils deviennent français, anglais, allemands, américains selon la préférence de chacun. Chacun aussi les auréole, à sa fantaisie, du titre prestigieux de professeurs, de médecins ou d'ingénieurs.

Puis, grâce au travail intensif des imaginations, ces données se fondent et il en résulte l'amalgame que voici : les nouveaux venus veulent tout simplement monter une usine de chaussures et une fanfare ; ils débuteront par une installation électrique.

Et dès lors les questions les plus étranges pleuvent sur nos deux missionnaires qui ne reviennent pas de leur surprise. On veut voir la forme des souliers, savoir leur prix. — Et les instruments de musique où sont-ils? — « Apprenez-nous, demandent d'autres, comment on fabrique le savon, comment on extrait le charbon, comment on fait une installation électrique ? »

Ainsi escortés, ils arrivent à la ville.

Un des notables vient leur souhaiter la bienvenue au nom de tous ses concitoyens ; et des fusées montent et éclatent en signe d'allégresse générale.

Ces braves gens sont persuadés que les personnages qu'ils ont l'honneur de recevoir, avec leur fabrique de chaussures, leur installation électrique et leur fanfare, vont inaugurer, pour leur cité, une ère de prospérité inouïe.

Les missionnaires voudraient leur apporter mieux que cela. Discrètement, ils essaient de faire glisser la conversation sur un sujet religieux. Peine perdue ! on ne les comprend pas. En dehors des questions d'argent, rien

n'a d'écho dans ces âmes rivées à la matière par le paganisme.

Cependant les deux prêtres parviennent à leur nouvelle résidence. Et là, surprise d'un autre genre : ils trouvent, soigneusement disposé, le mobilier qui leur a servi, pendant cinq ans, à Macao.

La délicate bonté de Mgr Azévédo leur a ménagé cette douce satisfaction.

Un repas, préparé par les deux anciens de Macao, les attend.

Ils se mettent donc à table ; et, armés de leurs bâtonnets, ils font honneur au riz chinois. La journée se termine dans la joie, dans la confiance, et surtout dans une fervente prière d'action de grâces envers la bonne Providence.

Quelques jours après, le Père Olive est entouré d'une troupe de curieux qui l'assaillent de questions.

— « Quel est le prix d'une paire de souliers ? », lui demande-t-on.

— « Oh ! ici, ils sont très chers », voulut-il répondre. Mais une faute d'accent lui fit dire : « Ici, il y a beaucoup de diables. » A ces mots, tous, épouvantés, disparaissent et laissent seul et confus le pauvre missionnaire.

Des diables, hélas ! oui, il y en avait et qui voulaient mal de mort à la nouvelle mission. La preuve ne tarda pas à être faite.

Des pluies torrentielles et prolongées s'abattirent sur la région. Les missionnaires habitaient une maison de belle apparence ; mais, en réalité, les murs n'étaient que de la boue battue et recouverte de chaux.

Une nuit, un bruit énorme et prolongé réveille les deux prêtres. Le Père Versiglia se lève rapidement et se précipite dehors. Bien lui en prit ; un instant après un autre bruit lui parvenait : c'était un mur de sa chambre qui s'écroulait et ensevelissait sous ses décombres le lit qu'il venait d'abandonner. La Providence des missionnaires qui avait veillé sur lui veilla de même sur son confrère. Juste au moment où le Père Olive se préparait à sortir, lui aussi, le lourd linteau de sa porte tomba et l'aurait écrasé s'il avait eu fait un pas de plus.

Les missionnaires s'appellent et se retrouvent malgré l'obscurité. Ils sont sains et saufs. Loué soit le Seigneur ! Mais aussitôt une angoisse les étreint. Que sont devenus les deux domestiques ? — C'est de leur côté qu'est venu le premier fracas. Vite, de la lumière ! Enfin ! les voilà, tremblants de peur, mais vivants eux aussi et sans la moindre égratignure. — A la première alerte, ils s'étaient élancés vers l'extérieur, enveloppés dans leurs seules couvertures.

Les missionnaires ont reçu le baptême de l'épreuve. Loin de se décourager devant le

désastre matériel, ils y trouvent un surnaturel motif d'espoir. Ils passent, comme ils peuvent, le reste de la nuit. Le lendemain, ils procèdent au sauvetage de leur mobilier et se mettent à la recherche d'un logement moins fragile.

La nouvelle installation est promptement faite ; car les soldats du Christ Jésus veulent au plus tôt connaître leur champ d'apostolat et entrer en campagne pour étendre le règne de leur divin Chef.

III. — **Premières excursions apostoliques**

Le Père Olive exulte. Il ressent la joie du vaillant moissonneur devant le vaste champ confié par le père de famille à ses bras vigoureux. Cette joie passe dans ses lettres. Il écrit à un confrère de France : « Me voici chinois, bien chinois..., dans le district de Heung-Shan, avec plus d'un million de païens. Après avoir soupiré durant vingt-cinq ans, je suis enfin arrivé au comble de mes désirs. »

Chinois ! A force de lui entendre dire, sur la parole de Don Bosco, qu'il serait missionnaire en Chine, les enfants de l'Oratoire Saint-Antoine-de-Padoue, à Montpellier, avaient fini par lui donner familièrement ce titre. Il ne s'en était pas défendu. Maintenant,

il s'en pare. La Chine va devenir sa seconde patrie, et d'autant plus aimée que son état religieux est plus lamentable.

Et il se met au travail. Son supérieur immédiat et ses confrères qui l'ont vu à l'œuvre sont unanimes à célébrer son zèle et son esprit surnaturel.

Pour lui, les fatigues ne comptent pas ; le mot « difficulté » n'a pas de sens. Il ne voit qu'une chose : le paganisme qui règne dans cette région, dégrade les âmes, efface en elles la divine ressemblance. Ah ! qui lui donnera de faire briller dans ces âmes la lumière de l'Evangile, de rompre leurs chaînes, de guérir leurs plaies, de leur apprendre à nommer et à aimer leur père qui est dans le ciel !

Semeur inlassable de la parole de Dieu, il n'a garde de croire que cela suffit pour opérer des conversions. L'ouvrier évangélique éclaire et touche les âmes plus par ce qu'il est que par ce qu'il fait. Ou plutôt, c'est Jésus qui agit par lui, mais dans la mesure où il le portera en lui, où il vivra de lui.

Le Père Olive ne l'ignore pas. Il ne met pas moins de zèle à se sanctifier, à faire grandir en lui Jésus-Christ, qu'à le porter aux autres. Et ce n'est pas pour rire qu'il envoyait un jour ce beau défi au correspondant cité plus haut : « Vous êtes plus

avancé que moi en perfection, c'est entendu. Mais sachez que je vais faire tout mon possible pour vous passer devant. »

Il prie et fait prier. Dans ses lettres à ses amis de France il sollicite des prières encore plus que des ressources. « C'est que, écrit-il encore, le missionnaire ne peut rien s'il n'est soutenu par des prières incessantes. » Il souffre aussi. Le missionnaire n'a pas besoin de chercher les occasions de souffrir : elles viennent à lui, innombrables. Le Père Olive en a sa bonne part. Loin de s'affliger et de se laisser abattre, il triomphe d'aise ; à l'exemple des saints, il trouve dans la douleur les plus solides raisons d'espérer.

Suivons-le, maintenant, dans ce Heung-Shan où il a dépensé sept ans de son activité de missionnaire.

Quel dommage qu'il ne nous ait pas laissé lui-même le récit de ses pérégrinations. Mettons du moins à profit les faits recueillis par celui qui le vit à l'œuvre, qui fut son supérieur immédiat et qui est resté son admirateur.

L'évangélisation de ce vaste district n'avait donc pour ouvriers que les Pères Versiglia et Olive. Leur premier soin fut de parcourir le pays, de choisir des points stratégiques et de former des catéchistes.

Bientôt vinrent des renforts d'Europe : le

P. Pedrazzini en 1911, le P. Canazei en 1912. Alors ils se partagèrent le territoire.

On confia au Père Olive Schek-Kei et ses environs. Il fit sa première excursion apostolique à travers un pays complètement inondé. L'eau couvrait les maisons de hauteur moyenne. La plupart des habitants avaient fui vers les montagnes. Quelques-uns s'étaient risqués à rester quand même. Etablis sur les quelques toits qui émergeaient, ils circulaient, pour leurs affaires, au moyen de petites barques.

Le Père Olive, monté lui aussi, sur une barque, où il avait élu domicile, s'abandonna, avec une joie très douce, au bon plaisir du Maître auquel obéissent les flots capricieux. Aux chrétiens, il offrait les secours de la religion ; à tous il montrait jusqu'où peut aller le dévouement d'un apôtre de Jésus-Christ.

Il lui arriva, après toute une journée de voyage, de ne trouver, le soir, pour se restaurer, que des restes de riz, reçus en aumône de quelque Chinois compatissant. Plusieurs jours durant, il dut demander à quelques seules bananes de refaire des forces qu'il ne ménageait pas. Mais longtemps les infortunés qu'il secourut gardèrent le souvenir de sa charité.

Cette première randonnée fournit au Père Olive l'occasion de pousser jusqu'au district

de Hok-Shan. Il y trouva, perdue dans les montagnes, une fervente chrétienté.

Depuis longtemps, ces bons chrétiens n'avaient pas vu de prêtre. Quelle fête fut pour eux l'arrivée du missionnaire ! La nouvelle s'en répandit aussitôt. Le lendemain les travaux manuels cessèrent ; on apporta au Père les enfants à baptiser ; et tous ces braves gens voulurent se confesser et communier, comme s'ils allaient mourir. « Nous en avons si rarement l'occasion, répétaient-ils, il ne faut pas la manquer. »

— « Ah ! disait à son tour le Père Olive, si les missionnaires étaient plus nombreux, que de chrétientés on verrait sortir de leur léthargie, et d'autres naître et prospérer à leur tour. »

La charité du missionnaire n'était jamais satisfaite. Avant de rejoindre sa résidence centrale, il se rendit à Tao-Moun, où florissait une autre chrétienté qui comptait plusieurs siècles d'existence. Elle avait gardé sa foi, malgré de dures persécutions. Celle de 1880 fut particulièrement pénible. Les païens des environs fondirent sur ces chrétiens isolés, en tuèrent quelques-uns, en gardèrent d'autres prisonniers, pour ne les rendre que contre bonne rançon. Beaucoup ne durent leur salut qu'à la fuite. Enfin, sur l'intervention des consuls européens, la paix revint. Elle ne fut pas complète.

Pour les plus futiles prétextes, les vexations recommençaient. C'est justement ce qui venait d'arriver.

Avisé, le Père Olive jugea donc utile de s'y rendre. Peu après, le Père Versiglia le rejoignait, poussé par le même motif.

La présence du missionnaire réconforta les chrétiens, mais excita la rage des païens.

Réunis dans le temple de leurs ancêtres, ils délibérèrent sur le parti à prendre. Ils envoyèrent une députation au village voisin qui, trente ans plus tôt, leur avait prêté main forte. Mais les temps étaient changés. « Si vous avez des histoires avec les chrétiens, répondit-on, et si des étrangers y sont mêlés, arrangez-vous tout seuls. Notre idole, à nous, pleure depuis trente ans. »

Déçus, les païens durent simplifier leur plan d'attaque et voici sur quoi ils se rabattirent.

Vers neuf heures du soir, on entendit soudain un tapage infernal : coups de fusils, roulement de tam-tam, hurlements confus. On aurait dit un assaut de pirates. Les chrétiens furent quelque peu effrayés. L'un d'eux vint avertir charitablement les missionnaires du danger.

« On veut nous faire peur, dit le Père Olive ; allons nous coucher. » — Le vacarme se prolongea une demi-heure. Mais voyant qu'ils en étaient pour leur frais, les auteurs du vacarme battirent en retraite.

Le Père Olive demeura quelques jours pour encourager ces bons chrétiens ; et, avant de les quitter, il se vengea à sa façon. Un pauvre païen, un des plus enragés fauteurs des vexations précédentes, malade et abandonné de tous, gisait dans une maison voisine. Le missionnaire se rendit à son chevet, le soigna, le fit porter à ses frais à l'hôpital de Macao. Il y mourait peu de jours après, réconcilié et résigné.

IV. — **Premières conquêtes**

Fortifier les chrétientés déjà existantes ne suffit pas à l'apôtre. Il faut en créer d'autres, les multiplier, faire luire partout la lumière de l'Evangile.

Le Père Olive, de santé plutôt chétive, impose à son corps les plus dures fatigues. Il pratique à la lettre le commandement du divin Maître : « *Euntes, docete.* Allez, enseignez. » Arrivé dans une nouvelle région, il ne se donne aucun repos avant d'en avoir parcouru tous les coins habités. Il fait naître des occasions pour de nouvelles visites ; il varie ses itinéraires dans l'espoir de rencontrer de nouveaux villages. « Les bénédictions du Seigneur, avait-il coutume de dire, suivent les pas du missionnaire. » Et c'était vrai ;

sa foi et sa charité étaient manifestement bénies du ciel.

Un soir le Père Olive et son domestique parviennent dans des parages qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre. La nuit les surprend. Où sont-ils ? Ils ne savent. Mais voici quelques lumières, qui font, sur leur gauche, des trous dans les ténèbres. Ils se dirigent de ce côté. Tout à coup, la terre ferme leur manque et les voilà dans l'eau. Ils sont tombés dans une rivière, peu profonde heureusement. Il ne leur reste qu'à crier au secours. A leurs appels, du village, accourent quelques hommes, avec armes et torches. Si c'était une ruse de pirates ? — De la rive opposée on s'assure que non. On détache alors une petite barque qui vient recueillir les deux voyageurs. Un païen les reçoit dans sa maison et s'empresse de leur préparer un repas et des habits.

Le Père Olive est tout heureux de cette aventure. Et surtout, comme l'a raconté plus tard son domestique, se voir habillé en Chinois lui est une joie manifeste. N'est-ce pas son rêve qui se concrétise sous une forme sensible : tout à tous, Chinois avec les Chinois, pour les gagner au Christ selon la formule et l'exemple de l'apôtre des nations !

Et, avec lui, la grâce du Seigneur entra dans la maison de son hôte. Le chef de famille, le premier, se fit chrétien, et bien-

tôt, successivement, tous les siens l'imitèrent. L'exemple porta ses fruits. En peu de temps, il se forma, dans le village, une petite communauté chrétienne.

Parfois le divin Maître mettait à l'épreuve la persévérance de son missionnaire.

Le Père Olive avait pendant longtemps essayé de conquérir à Jésus-Christ un autre village. Les efforts étaient vains ; personne ne voulait l'entendre. Or voici qu'enfin il rencontre sur le chemin un individu avec lequel il lie conversation. Ce dernier le conduit auprès d'un ami, lequel, gagné par la vertu du prêtre, et la beauté de la religion qu'il prêche, se déclare catéchumène ; et, passant des paroles aux actes, il lui cède, sur-le-champ, sa maison, pour en faire une chapelle.

Le Père Olive, touché de tant de générosité, se récrie :

« Mais toi, as-tu une autre maison ?

— Non.

— Et alors, comment feras-tu ?

— Ne m'as-tu pas dit, ponctua le catéchumène avec une belle hardiesse, que le Seigneur donne, à tous, les choses dont on a besoin, même à ceux qui ne le connaissent pas, qui ne l'adorent pas. Il fera donc autant pour moi, qui ai, au moins, le désir de l'adorer et qui, pour lui, me prive de ma petite maison.

— Oui, tu as raison, conclut le Père

Olive ; le Seigneur a promis le centuple à qui abandonne sa maison pour son amour. »

Ce fervent catéchumène fit ainsi qu'il l'avait dit. Il quitta sa propre maison et en loua une autre, beaucoup moins confortable. En échange, le Seigneur l'enrichit d'abord des trésors célestes. Notre homme reçut le baptême et toute sa famille avec lui. Les nouveaux chrétiens devinrent apôtres ; leur foi, ils la pratiquèrent au grand jour ; ils la prêchèrent. Ils furent ainsi les artisans d'une nouvelle chrétienté.

Le père de famille y gagna en considération. Chef d'un centre chrétien, l'autorité morale qu'il détenait rayonnait tout autour ; les païens eux-mêmes avaient recours à lui, forcés de rendre ainsi hommage aux bienfaisants effets de notre sainte Religion.

V. — **Les hommes proposent et... les pirates disposent**

L'année 1913 amenait le 25me anniversaire de la profession religieuse du P. Olive. Les travaux apostoliques n'empêchèrent pas le bon religieux de se transporter vingt-cinq ans en arrière pour revivre l'instant inoubliable de sa donation au Seigneur.

Il écrivit à sa sœur Julie : « Il y a vingt-cinq

ans, entre les mains de Don Albera, à genoux devant l'autel, à Sainte-Marguerite, je prononçais, avec une indicible joie, les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté ; et alors, j'étais loin de penser que vingt-cinq ans plus tard je célèbrerais cet anniversaire de la façon que je vais te narrer. »

Il se trouvait à Shek-Kei, avec le Père Pedrazzini. Il avait célébré le 24 mai par l'inauguration d'une chapelle. Cet événement, qui marquait la progression de l'Evangile, fut une grande consolation. Ses confrères de Macao s'étaient proposé de lui en procurer une autre. L'orphelinat, fermé, comme on sait, en 1910, avait, depuis quelques mois, rouvert ses portes. En action de grâces, on voulut donner un éclat particulier à la grande fête de la famille salésienne. On en renvoya la solennité au jour octave, le 31 mai. On prépara, pour cette date, un bon nombre de catéchumènes à recevoir le baptême. Enfin on invita le Père Olive, qui, cinq ans durant, s'était dépensé dans cette maison, à venir prendre part à la joie commune. On lui offrit même l'honneur d'admettre, dans le bercail de l'Eglise, les catéchumènes, et de les nourrir, pour la première fois, du Pain des anges.

Cette invitation fut très douce à notre apôtre. Il n'osait cependant y accéder. Ne se devait-il pas avant tout à son troupeau ?

Un ordre du Père Versiglia fait taire tous ses scrupules. En compagnie du P. Pedrazzini, il s'abandonne au cours sinueux du fleuve des Perles. La pensée de la rencontre proche avec des frères lui met de la joie plein le cœur. Heureux, léger, il va de groupe en groupe, se mêle aux conversations pour y faire pénétrer un rayon de sa foi. Le bateau marche bien. Déjà il contourne la pleine mer. Encore deux heures et le missionnaire, habituellement sevré des joies de la famille, sera entre les bras de ses confrères qui l'attendent pour lui faire fête.

Mais qui sont ces gens qu'on voit fuir, éperdus, à travers les rizières ? Des coups de feu retentissent, des balles sifflent... Que signifie tout cela ? L'explication ne tarde pas. A l'instant, parmi les passagers, vole, de bouche en bouche, un mot qui sème l'épouvante : « Les pirates ! les pirates ! » Ce sont les pirates en effet. Cachés derrière les talus, ils dirigent, sur le bateau, un feu serré. Leurs projectiles crépitent sur le pont. Avec du sang-froid et de la vitesse on pourrait peut-être se sauver ; mais la peur affole tout le monde ; chacun ne songe qu'à soi ; le pilote et les soldats du vapeur-remorqueur coupent le câble, laissent l'embarcation au milieu du fleuve et s'en vont quérir du secours.

C'est ce qu'attendaient les agresseurs. Sans perdre de temps, ils envahissent le bateau.

Les uns font office de sentinelle. Les autres opèrent avec une activité et un savoir-faire admirables. Ils brisent ; ils saccagent ; ils pillent. Ils font main basse sur les vêtements de soie, les montres, les portefeuilles, les bagues. Aux femmes ils arrachent leurs pendants d'oreille. Il n'est cachette si retirée d'où ils ne fassent sortir ceux qui ont cru y trouver un refuge. Et il faut voir comme on obéit à leurs injonctions.

« Sortez ». Et l'on sort.

— « Donnez votre argent ». Le voilà !

— « Passez ici ». On y court.

— « Venez avec nous ». Et l'on y va.

— « Restez dans ce coin ». On s'y terre. Tout cela, sans mot dire, tant est grande la terreur qu'inspirent ces hommes.

Que deviennent dans cette catastrophe, les deux missionnaires ? Le Père Olive va nous le dire.

« Tout le monde est fouillé, écrit-il à sa sœur dans une lettre que nous résumons. Personne n'échappe à leur brutalité. Montre, chapelet, bréviaire, notes précieuses, instructions chinoises, appareil photographique, tout disparaît. Seul, mon compagnon de chaque jour, le crucifix, bénit par Don Bosco, est soustrait à leurs mains rapaces. Parti à la recherche de mon confrère, je me trouve tout à coup entouré d'une dizaine de pirates, ayant sur la poitrine une cuirasse de balles

et l'arme à la main. On veut me fouiller encore ; je m'en défends.

« — Européen, me disent-ils, tu as des billets de banque, donne-les, sans quoi nous te tuons.

— Hélas ! leur répondis-je, le peu que j'avais, vous me l'avez déjà pris.

« — Viens avec nous, tu seras notre otage. « Et ils me poussent, me tirent. Je demeure ferme, leur demandant raison d'une telle conduite. »

D'où lui venait pareille audace en face d'hommes devant qui tous tremblaient ? Il nous a livré son secret. « Ma confiance était toute en Marie. Je lui disais : Bonne Marie, souvenez-vous que je suis votre enfant, votre pauvre Benjamin. Cependant que la volonté de Dieu s'accomplisse. » La Bonne Auxiliatrice entendit le cri de son enfant. Au moment où les pirates tentaient un dernier effort pour l'entraîner, retentit le cri : « Sauve qui peut! » Ils lâchèrent prise et disparurent, non sans emmener leurs prisonniers.

Le père Olive peut enfin retrouver son confrère que les pirates avaient eu la fantaisie d'enfermer, probablement pour le réserver, lui aussi, comme otage.

Otage des pirates !

Le héros de ces pages nous apprend, dans une autre lettre, ce que cela signifie. Cela signifie que si le prisonnier n'est pas racheté,

dans un court délai, au moyen d'une forte somme, il subira le supplice du *liché*. On l'attachera à un poteau ; on lui arrachera la chair, morceau par morceau, jusqu'à ce que survienne la mort. Si le bourreau est expert dans son métier, s'il tient aux applaudissements des spectateurs, il fournira un millier de morceaux sans faire passer sa victime de vie à trépas. Cela fait, il l'assommera d'un coup de massue.

Tel est le danger auquel les deux prêtres avaient échappé. « Aussi, terminait notre missionnaire, nos actions de grâces s'élevèrent ferventes jusqu'au trône de Jésus pour le remercier de nous avoir gardés sous le manteau protecteur de sa divine Mère. Désormais, nous nous engageons à la servir avec plus d'amour et de fidélité. »

C'était l'apparition d'une petite canonnière qui avait déterminé la fuite précipitée des pirates. Un vapeur militaire vint remorquer la jonque. Mais, malgré leurs supplications, les voyageurs ne purent continuer sur Macao. Par ordre de l'autorité militaire, ils durent regagner Schek-Kei. Et alors on assiste à un spectacle plus triste encore. Les volés se font voleurs à leur tour. Profitant du désordre, chacun jette son dévolu sur tout ce qui lui tombe sous la main. Tant pis pour le propriétaire.

Et personne ne s'occupe d'un pauvre mal-

heureux qui gît et gémit, la tête trouée de deux balles. Agenouillés auprès de lui pour lui apporter les soulagements que réclame son état, les missionnaires s'aperçoivent que tous les soins donnés au corps sont désormais superflus. Mais ne serait-il pas possible d'ouvrir, à son âme, le paradis ?

Ils tâchent de gagner sa confiance. Le malheureux leur balbutie : « Ami ! oui ! ami ! » Ils lui parlent de Dieu et de son beau ciel. Le moribond balbutie : « Ami ! je crois en Dieu. » Puis fixant ses yeux humides sur le bon Père Olive, penché vers lui, il semble lui dire : « Oh ! aidez-moi, aidez-moi à mourir ! » Le temps presse. Le bon prêtre prie la Sainte Vierge d'achever la préparation de cette âme, de lui obtenir le repentir de ses fautes. Il lui impose le nom de Joseph et sur sa tête ensanglantée verse l'eau régénératrice. Peu après le blessé expirait.

Parmi les païens, plusieurs furent vivement impressionnés par ce spectacle, et étonnés d'apprendre qu'il y a un moyen assuré de mourir content et de posséder le vrai bonheur.

Dans cette aventure, le Père Olive avait perdu sa valise ; mais il avait gagné une âme. Il était content de sa journée.

VI. — La confiance en l'homme de Dieu

Dieu protégeait visiblement son apôtre et cette protection semblait même s'étendre aux personnes qui travaillaient sous sa direction. Sa réputation d'homme de Dieu était si bien établie qu'on avait en lui une confiance absolue. Il n'avait qu'un mot à dire, un signe à faire et l'on allait partout, au mépris de tout danger.

Un de ses catéchistes traversait une région infestée de brigands. Ceux-ci l'arrêtent et le pressent de questions.

— Qui es-tu ?

— Je suis un chrétien de Schek-Kei.

— Où vas-tu ?

— Je vais enseigner la religion chrétienne.

— Qui t'envoie ?

— Le père Ho (Père Olive).

— La preuve ?

Il présente un certificat de catéchiste. Ces hommes l'examinent, puis reprennent :

— Et tu n'as pas peur de venir dans ces parages ?

— Pourquoi aurais-je peur ? Je ne fais de mal à personne. Et puis le père m'envoie ; ça me suffit. Je vais...

— Tu as de l'argent ?

— Je n'ai que quelques sous. Tenez, si vous le voulez, nous allons prendre le thé ensemble.

— Non, nous n'avons pas le temps.

Là-dessus, ils laissèrent le catéchiste poursuivre son chemin.

Le Père Versiglia rencontra un jour une catéchiste du Père Olive au milieu d'une région rançonnée par les pirates.

— Comment ? toi, ici ? lui demanda-t-il.

— C'est le Père Ho qui m'a envoyée.

— Mais tu n'as pas peur de traverser ces régions ?

— Quand le père m'envoie, je n'ai jamais peur.

— C'est bien... mais, si les pirates te prenaient ?

— Le Seigneur saura bien me protéger, comme il m'a protégée d'autres fois, grâce au Père. Et la brave femme se mit à raconter le fait suivant.

« Te souviens-tu de cette Péruvienne qui, après avoir quitté un faux mari, avait trouvé un refuge chez les Sœurs de Macao, avec ses deux enfants. Peu de temps après, la malheureuse sortit de son asile et reprit sa vie antérieure. Un jour même elle alla trouver le Père Ho et lui demanda un billet l'autorisant à retirer ses enfants restés à l'orphelinat. Le bon Père s'efforça de la détourner de son projet. Ce fut en vain. Il lui déclara enfin : « C'est toi qui as conduit tes enfants chez les sœurs. Arrange-toi comme tu pourras pour les reprendre. » Et elle partit pour Macao.

« Le père Olive me chargea de me mettre à ses trousses pour empêcher, si possible, la réussite de son plan.

« Je pris le bateau avec elle, j'occupais le même compartiment. L'embarcation était très chargée. A un tournant rapide, l'équilibre se rompit ; la proue piqua dans l'eau ; puis le bateau se coucha sur le côté droit, le côté gauche émergeant à peine.

« Tumulte et cris d'épouvante de sept cents passagers. Je me trouve tout à fait du côté immergé. L'eau s'engouffre et remplit bientôt le compartiment. Je sens tomber sur moi sièges, bancs, tables et passagers. Je me recommande à la Sainte Vierge ; et, tout à coup, il me semble qu'une main, délicatement, me soulève, me soulève... Me voilà hors de l'eau, sur le côté gauche de la barque. Mes poumons oppressés respirent à l'aise. »

Et la bonne catéchiste de terminer son récit par cette exclamation : « Ah ! ce fut Notre-Dame Auxiliatrice qui vint à mon secours, sur les prières du Père Olive. J'en ai la conviction. »

Le Père Olive faisait de vrais miracles de conversions. Personne ne s'en étonnait. On connaissait sa foi, son humilité, sa piété. Il ne se mettait jamais en campagne sans mobi-



Mission catholique chinoise pour laquelle s'est dépensé le Père OLIVE.

liser ses fervents chrétiens et organiser une grande offensive de prières.

Il ne faut pas croire cependant que tous les obstacles s'aplanissaient sous ses pas. Le Seigneur soumettait parfois sa patience à de longues épreuves.

Pénétrait-il dans un village écarté ? Les habitants, qui n'avaient jamais vu d'étranger, se sauvaient épouvantés. Ou bien les petits enfants, autour de leur mère, se mettaient à hurler de frayeur à la vue de l'inconnu, de l'homme à barbe. Les mamans s'empressaient de cacher leurs petits, puis revenaient vers le Père, lui présentaient une tasse de thé, le suppliant, non pas de la boire, mais d'y cracher dedans. Car, d'après ces pauvres gens, pour chasser les maléfices de la peur, il faut boire la salive de celui qui l'a provoquée.

Cette méfiance à l'égard du ministre de Jésus-Christ atteignait douloureusement le cœur du Père Olive. Mais il gardait sa souffrance pour lui : sur son visage on ne lisait que la joie, la douceur. A force de patience, de bonté, il travaillait à faire tomber préjugés et méfiances. « Soyez en paix, disait-il aux mamans, je prierai le Seigneur du Ciel de délivrer votre enfant de tout mal. » Et, peu à peu, sous ses pas, la confiance fleurissait.

Dans certaines régions, c'était des injures

qui s'adressaient à l'Européen. Il ne s'en troublait pas. Toujours calme, il leur trouvait des excuses et disait : « Ces gens n'ont jamais vu de missionnaire. Eh bien ! donnons-leur la faculté d'en voir. »

Sa tactique consistait à lier conversation avec le premier venu. Un cercle de curieux, d'enfants surtout, se formait vite autour des deux interlocuteurs. C'est ce qu'attendait le Père. Il jetait à son auditoire improvisé mots affables, agréables plaisanteries. Tous étaient bientôt conquis par sa bonté joyeuse et rayonnante. Qui donc aurait pu résister à des traits de ce genre ?

Il passait un jour dans un gros village. Tout à coup, il entend un gamin qui lui crie : « *Fau Quaï*, diable d'Européen. » Le Père Olive marche vers lui. L'enfant s'enfuit et va se cacher dans une maison. Le Père entre sur ses pas dans la maison et insiste pour qu'on fasse sortir de sa cachette le petit malappris. Le voici enfin, devant lui, tout tremblant, dans l'attente de la correction méritée. Mais le Père sort de sa poche une orange et la lui donne. « N'est-ce pas que tu ne recommenceras plus ? » C'est toute la correction. L'enfant s'épanouit, remercie ; et, non seulement il ne recommencera plus ; mais, dans la suite, dès qu'il le verra passer, au lieu de lui crier : *Fau Quaï*, il le saluera gracieusement par ces mots : « *Shau fu*, mon Père. »

Et la rencontre sera une fête pour tous les deux.

VII. – Son zèle et sa charité

Il était infatigable dans ses tournées apostoliques.

Lui arrivait-il de manquer le bateau, de ne pouvoir disposer de la chaise à porteurs ? Il ne s'en tourmentait pas le moins du monde. « La belle affaire ! disait-il ; nous irons à pied. »

C'était même cette manière de voyager qui avait ses préférences. Elle lui procurait l'avantage de s'arrêter au gré de ses désirs. Et dans tout village qu'il traversait il tenait à montrer ce que c'est qu'un missionnaire catholique.

Il aimait à dire : « Ce n'est pas en voiture, ni balancé sur la chaise à porteurs, qu'on est vraiment missionnaire. Le missionnaire doit circuler, rayonner. Les infidèles ne viennent pas à lui ; c'est à lui d'aller les chercher. » Ces paroles du Sauveur : « J'ai d'autres brebis, il faut qu'elles viennent aussi au bercail » lui tintaient sans cesse aux oreilles. Et il allait. Pour ramener quelque âme au divin Pasteur, il n'hésitait pas, quoique la marche lui fût très pénible, à faire jusqu'à soixante kilomètres par jour.

Il marchait tranquillement, à la mode chinoise. Et tout moyen lui était bon pour prendre contact avec les païens. Les routes

chinoises sont jalonnées de *tsa-teng*, sortes de restaurants en forme de portiques ou d'arcs de triomphe. On y vend thé, biscuit, fruits, tabac et opium, quelquefois même, c'est une véritable hôtellerie.

Tout Chinois qui se respecte s'arrête au *tsa-teng* pour y boire une tasse de thé et fumer une pipe. Les porteurs de chaise, invariablement, oublient leur fatigue en savourant lentement, une ration d'opium, admirables d'impassibilité pendant que gesticulent, crient et s'indignent leurs voyageurs trop pressés.

Le Père Olive, en bon Chinois, faisait, lui aussi, sa halte au *tsa-teng*. Il y prenait un peu de thé et même, au besoin, un petit repas. Mais son principal soin était de causer avec ses commensaux de rencontre. Dans toute créature humaine, aventuturier douteux ou voyageur d'affaires, il voyait une âme à gagner au Christ. Et lorsque, après une conversation banale, il avait réussi à faire entendre à cette âme une parole de salut, il repartait content en demandant au Seigneur de féconder la semence qu'il venait de jeter.

« Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui vont porter à leurs frères la paix ! » Ce cri d'admiration, tombé des lèvres du Psalmiste, convenait parfaitement à notre missionnaire. Ah ! les pas qu'il a faits pour porter la paix

de Jésus-Christ aux pauvres Chinois plongés dans les ténèbres du paganisme !

Sans doute, il se donne d'abord, comme de juste, aux convertis. Pour ses baptisés il a des entrailles de mère. Un vernis de christianisme ne le satisfait pas. Rendre la foi plus ferme, la vie chrétienne plus profonde, c'est à quoi il travaille sans répit. Son ambition vise haut : elle ne tend à rien moins qu'à conduire ses fils spirituels jusqu'à la méditation et à la communion quotidiennes. Plusieurs y parvinrent. C'est avec raison que la communauté chrétienne de Schek-Kei était regardée comme la plus fervente du district.

Il ne se borne pas là ; son zèle insatiable voit plus loin. Les brebis errantes, qui ne connaissent pas le divin bercail, c'est le grand nombre autour de lui. Il ne peut faire un pas sans que ses yeux se posent, attristés, sur les plaies hideuses du paganisme. Guérir ces plaies, briser la gangue épaisse de superstitions, d'ignorance qui emprisonne ces âmes, c'est le désir qui le tourmente jour et nuit.

Il profite de toute rencontre pour « causer du Bon Dieu » comme il aimait à dire. Portefaix courbé sous son fardeau, au bord de la route, laboureur au milieu de son champ, gardien de bétail, il s'intéresse à tous, les accoste, les invite à un instant de repos, les questionne sur leur vie, leurs affaires, leur

famille et ne les quitte jamais sans élever leur âme, sans leur faire entrevoir quelque chose de la beauté de notre sainte religion.

Les bateaux eux-mêmes, lorsqu'il ne peut pas s'en passer, deviennent une chaire d'où il enseigne l'Evangile. Là, pendant de longues heures, il s'entretenait avec les passagers, épiant le moment favorable pour faire glisser la conversation sur un sujet religieux.

Les interlocuteurs, il faut le dire, ne le saisissaient pas toujours exactement. Et c'était de jolis tours que lui jouait parfois cette langue chinoise, accentuée et chantante. Avec les quiproquos survenus au cours de ces causeries, on pourrait écrire de désopilantes comédies. Il ne s'en tracassait nullement. Un dimanche, il venait de parler sur le devoir qui incombe aux parents de donner, à leurs enfants, une éducation chrétienne. Interrogée sur la prédication entendue, une jeune femme répondit : « Le Père a dit qu'il ne faut pas se battre avec sa belle-mère. » Ce n'était pas précisément cela. Mais comment cette femme avait-elle bien pu entendre une recommandation dont elle avait grand besoin ? Etait-ce la réalisation d'une parole chère au Père Olive : « Nous parlons, et le Seigneur fait comprendre ce qu'il veut. » ?

De ces bonnes paroles, semées à tout vent, le Père Olive avait espoir que quelques-unes lèveraient en leur temps. Il ne se trompait

pas. Il dépensait, dans ses entretiens, tant de patience, tant de bonté souriante que les cœurs étaient gagnés. Le Père Versiglia en eut souvent la preuve. Que de fois, voyageant avec son collaborateur, il vit s'avancer vers eux des inconnus avec de grandes démonstrations de joie. C'étaient des jeunes gens que notre missionnaire avait conquis, dans une courte rencontre, par sa charité.

Apparemment, ce résultat semble de peu de valeur ; mais il faut observer que le Chinois ne se rend pas du premier coup. Vous lui parlez religion ; vous le convainquez de l'inanité des idoles ; vous lui faites connaître le vrai Dieu, créateur de toutes choses.

— C'est une belle doctrine, cela, dit-il.

— Alors, pourquoi ne pas l'embrasser ?

— Doucement ! Doucement !

Et si vous insistez, il met fin à l'entretien par cette considération sans réplique : « Nous, Chinois, nous sommes ainsi faits. »

Ne croyez pas, cependant, que la partie soit perdue. La bonne semence est restée dans quelque repli du cœur. Un lent et mystérieux travail de germination spirituelle s'y opère. Et un jour, sous la poussée dernière de la grâce, l'homme viendra lui-même se jeter dans les filets du missionnaire.

Ecoutons encore le Père Versiglia.

« Un beau matin, dit-il, je vis venir vers moi un inconnu

— Je veux être baptisé, me demanda-t-il, à brûle-pourpoint.

— Ah ! ainsi au pied levé ? Mais il faut d'abord étudier la doctrine chrétienne.

— Je l'ai déjà étudiée. Interrogez-moi, me dit-il, en me tendant un catéchisme.

— Et qui t'a donné ce livre ?

— C'est le Père Ho (Père Olive) il y a quelques années, pendant un voyage que je fis avec lui de Macao à Schek-Kei.

Je récoltais donc ce qu'avait semé notre notre cher confrère. »

Il arrive souvent que des raisons rien moins que religieuses amènent des clients au missionnaire. On le sait influent, soutenu par son consul, et l'on tâche de l'avoir pour avocat dans les bonnes et les mauvaises causes, d'autant plus qu'en Chine la justice est fort boiteuse. Si l'évangélisation du pays peut quelquefois y gagner, le plus souvent la chose est délicate et périlleuse ; le missionnaire risque d'y consacrer un temps et des fatigues dont on pourrait faire un meilleur emploi.

On comprend donc que le Père Olive n'aimât pas s'occuper des procès. Volontiers il aurait fait aux plaideurs la réponse de Notre-Seigneur. « Qui m'a établi juge entre vous ?... » Mais lorsqu'il s'agissait de défendre ses chrétiens, il était prêt à tout, au risque d'être écharpé. Lisez ces deux exemples.

Un jour, dans un village, il avait réussi à réunir un groupe de catéchumènes. Pendant qu'il leur expliquait le catéchisme, quelques fanatiques organisaient dehors un grand tapage. Après les cris, les menaces. Alors le Père Olive sort et se présente crânement à la populace. La clameur redouble. Lui, feignant la peur, prend la fuite. On le poursuit ; des pierres pleuvent sur sa soutane. Lorsqu'il juge avoir attiré assez loin ces forcenés, estimant ses catéchumènes hors de danger, il s'arrête, se retourne et dit en souriant : « Et maintenant, reposons-nous ! » Les drôles s'arrêtent aussi. Quelques-uns se préparent à lui faire un mauvais parti. Mais il se met à leur parler avec tant de calme et d'affabilité que tous sont désarmés et, confus, se retirent.

Peu de temps après, il eut la consolation d'administrer un bon nombre de baptêmes et de fonder dans ce village une petite chrétienté.

Un autre jour, arrive, à Schek-Kei, un enfant d'une douzaine d'années, éveillé comme un écureuil. Il va tout droit à la maison du père, monte l'escalier, entre dans la chambre.

— Je me nomme Fok, déclare-t-il sans autre préambule. Je viens de Sam-Van.

— Ça me fait bien plaisir de le savoir ; mais que me veux-tu ?

— Je veux que tu me rendes ma maison.

— Ta maison ? je ne l'ai pas dans ma poche.

— Je le sais ; mais tu peux me la faire restituer par mon oncle.

— Comment faire, puisque je ne connais ni ton oncle, ni toi.

— Mais si, tu me connais. Ne t'ai-je pas dit que je m'appelle Fok et que je viens de Sam-Van ? A Sam-Van tous me connaissent.

— Tu as encore ton papa et ta maman ?

— Ils sont morts tous les deux.

— Tu as quelqu'un qui s'occupe de toi ?

— Oui ; j'ai un autre oncle.

— Il faudrait le faire venir.

Et l'enfant, à ces mots, de tourner les talons...

Le Père Olive l'arrête.

— Où vas-tu ?

— Chercher mon oncle.

— Mais Sam-Van n'est pas, il me semble, à deux pas d'ici ?

— Je sais bien que c'est loin ; c'est précisément pour cela que je ne veux pas perdre de temps. » Et il disparaît.

Le lendemain matin, il est de retour.

Encore sur le chemin, il crie :

« Père, voici mon oncle. Fais-moi rendre ma maison. » On convint avec l'oncle d'une vente fictive à la mission. De cette façon l'usurpateur consentit à rendre le bien mal acquis.

Le petit garçon avait un bon naturel. Il fut instruit dans la religion et baptisé. Le

Père Olive le mit ainsi en possession de sa maison terrestre et lui assura la jouissance d'une demeure plus belle et plus durable : le Ciel.

La nature avait donné au Père Olive un cœur délicat, très sensible aux attentions comme aux manques d'égard. Mais la charité de Jésus-Christ pénétra tellement ce cœur que les offenses ne l'atteignaient plus. On pouvait le quitter, méconnaître ses bienfaits, le calomnier, il oubliait tout.

Quand un chrétien, après avoir déserté le bercail, y revenait, il le recevait comme son plus cher ami, s'employant de mille manières à lui rendre service. L'ingratitude de ses protégés ne put jamais arrêter l'élan de son inépuisable bonté.

Un père de famille, dont il n'avait pas voulu favoriser certains caprices, se permit un jour de l'appeler « sans cœur » en pleine communauté. Pour se venger, le missionnaire fit placer le fils de l'insolent à l'orphelinat de Macao, et racheta deux fillettes que les malheureux parents avaient vendues à des païens.

La main du Seigneur s'alourdit sur cette famille. Le père tomba gravement malade. Tous l'abandonnaient. Seul, celui qu'il avait appelé « sans cœur » se souvint de lui, l'entoura de sa charité, le réconcilia avec le

Bon Dieu et pourvut à son entretien jusqu'à sa mort.

Sa femme ne lui survécut pas longtemps. Restée païenne, elle était la cause principale des égarements du mari. La misère et la maladie la jetèrent dans un sombre désespoir. En vain le Père Olive multiplia ses visites pour l'exhorter à se faire chrétienne. Dès que le missionnaire approchait elle se mettait à hurler et à se débattre comme une possédée.

C'est dans ce triste état qu'elle mourut.

Une des œuvres qui furent le plus à cœur au Père Olive fut le rachat des enfants. C'est aussi, hélas ! une œuvre urgente dans un pays où l'infanticide fait tant de victimes, où l'on voit des mères prendre leur bébé par un pied lui fracasser la tête sur une pierre et, avec une horrible indifférence, le jeter sur un tas d'immondices. Malheur aux pauvres enfants nés infirmes ! Ils risquent fort d'être jetés à la rue pour que le froid en débarrasse leurs inhumains parents. Malheur aux petits malades ! Si la mort tarde trop, on les enterrera vivants. D'autres, moins inhumains en apparence, se contentent de vendre leurs enfants : c'est l'avarice jointe à la cruauté.

Le cœur du Père Olive saignait au spectacle de mœurs si barbares. Sa compassion ne s'en tenait pas là. Elle rendait sa charité merveilleusement active, saintement impor-

tune. « Je n'ai pas besoin de me mettre en quête de bonnes œuvres, disait en plaisantant un généreux bienfaiteur ; celles que me propose le Père Olive me suffisent. »

Enfin le zélé missionnaire s'efforçait de faire donner, aux petits moribonds, le saint baptême afin que, rejetés par leurs parents de la terre, ils fussent reçus dans la maison de leur Père du ciel.

VIII. — **Le Missionnaire et les Catéchistes**

Nous avons dit que l'une des grandes barrières qui se dressent devant le zèle du missionnaire chinois, c'est la langue. Même après la chute de cette barrière, le missionnaire se trouve impuissant sans catéchistes.

A cela, il y a plusieurs raisons.

D'abord, en Chine, rien ne se traite immédiatement, par les intéressés eux-mêmes, mais tout par intermédiaire. Il faut recourir à l'intermédiaire pour conclure un mariage, un contrat. Il faut aussi passer par l'intermédiaire pour la grande affaire de la religion.

L'intermédiaire est ici encore plus nécessaire, parce qu'on traite avec le représentant étranger d'une religion étrangère. Ajoutez que le Chinois conserve un grand respect,

du moins extérieur, pour l'autorité. Or, le missionnaire est, à ses yeux, une autorité. Ce respect extérieur lui commandera une attitude spéciale, des formules de politesse, mais empêchera l'épanchement des vrais sentiments intérieurs et fera tort à la sincérité.

L'intermédiaire du missionnaire, c'est le catéchiste. C'est son instrument de travail. Il est autant de fois missionnaire qu'il a de bons catéchistes à sa disposition.

Telle était la conviction du Père Olive. Aussi quel soin ne mit-il pas à trouver ces auxiliaires indispensables ? Et en cela encore son zèle fut béni : le Seigneur lui fit découvrir des catéchistes d'un rare mérite.

Un jour, à peine est-il arrivé dans un village qu'il est demandé par un chef de famille, de condition aisée, mais atteint de lèpre. Sans retard, il se rend à son appel. L'homme, au pauvre corps ravagé, avait le cœur sain et droit, et notre pêcheur d'âmes put se vanter d'avoir fait chez lui un riche coup de filet.

Il instruisit et baptisa le malade avec sa nombreuse famille, qui devint le noyau d'une chrétienté florissante. Au nombre des convertis se trouvait la belle-sœur du lépreux. Le Père Olive remarqua son caractère sérieux, simple et bon. Il remarqua aussi son fils déjà grand, vrai portrait moral de sa mère. Le jeune homme fut dirigé sur l'orphelinat de

Macao en vue d'apprendre un métier. En quelques années, l'apprenti devint maître à son tour. La mère alla faire un stage chez les Sœurs. Elle est maintenant une excellente et zélée catéchiste. Infatigable, elle parcourt les villages et les chrétientés. Y a-t-il une famille à instruire ? Elle s'y installe, prête à chacun le secours de ses bras vaillants, gagne les bonnes grâces de tous, profite de la moindre circonstance pour faire connaître et aimer notre sainte religion.

Elle reste tout le temps nécessaire pour préparer ces âmes soit au baptême, soit à la confession. Chaque année, c'est par centaines qu'il faut compter les petits moribonds envoyés au Ciel par sa diligence à faire couler, à temps, sur leur front, l'eau du baptême.

Avec cela, elle est d'une humilité admirable, d'une obéissance parfaite à l'égard du missionnaire. Et lorsque le P. Olive mourut, elle et son fils le pleurèrent comme un Père.

Voici un autre fait : il montre comment le Père Olive savait transformer les âmes et les utiliser pour la gloire de Dieu.

La Providence l'a fait entrer dans une famille pauvre. Il y trouve une vieille et malheureuse maman dont le fils n'a pour elle aucune attention ; il gaspille tout en opium ou dans le jeu. Le missionnaire prend

à part ce fils dissipateur et ingrat. Il trouve dans son cœur d'apôtre des paroles si persuasives que cet esclave de l'opium et du jeu se jette à ses pieds, lui promet de se corriger. Bien plus, pour assurer sa persévérance, il demande au Père de rester avec lui, à n'importe quelle condition. C'est accepté. Le Père Olive l'instruit, le baptise et lui communique un tel zèle pour la gloire du bon Dieu qu'il en fait un catéchiste, simple sans doute, mais d'un dévouement à toute épreuve. Un jour, il advint au brave homme, de boire un peu plus que de raison. Il en ressentit une telle honte qu'il resta plusieurs jours sans se présenter au missionnaire. Celui-ci le fit enfin venir, lui adressa de paternelles remontrances. Le malheureux se jeta à ses pieds et, lui présentant les mains et la tête : « Frappe, Père, s'écria-t-il, frappe, puisque je l'ai mérité ; mais pardonne-moi et prie le Seigneur de me pardonner. » Le bon prêtre pardonnait à de moindres repentirs. Jamais plus son catéchiste ne retomba en pareille faute. Il assista le missionnaire dans sa dernière maladie et lui rendit, avec une affectueuse attention, les plus humbles services. Lorsqu'il le vit dans le cercueil, il éclata en sanglots. Il faisait peine à voir, tant sa douleur était poignante. « J'ai perdu mon père, gémissait-il ; que vais-je devenir ? Non, je ne suis plus capable de rien, car si je

faisais quelque chose, c'est parce que le Père m'aidait. » Et il demeurait inconsolable.

Le Père Olive était mort d'une maladie infectieuse; le Père Versiglia invitait donc le bon serviteur à changer d'habit et à se laver à l'alcool.

« Je ne crains rien, répondit-il. Le San Fu (Père Olive) m'a toujours fait du bien sur terre ; et il me ferait du mal maintenant qu'il est au ciel ? »

Un autre chrétien s'était, lui aussi, rendu l'esclave de l'opium. Il y avait perdu tout son avoir et était tombé dans la misère. Comme, avec cela, il était intelligent et beau parleur, les protestants avaient essayé de le gagner. Le Père Olive, ayant appris sa malheureuse situation, s'employa à la double tâche de lui redonner une petite aisance et de briser sa chaîne. Il lui fit faire à ses frais la cure contre l'opium et le mit sur le chemin du devoir et de la vertu.

Notre chrétien, heureux d'avoir triomphé enfin de sa tyrannique habitude et de se voir réhabilité, se mit tout entier au service de son bienfaiteur. Conférencier fécond et zélé, il ne craignait pas de se mesurer avec les protestants, qu'il connaissait bien, et de leur démontrer, hautement, la supériorité du catholicisme.



IX. — Les vocations

Ce n'est pas tout de fonder des chrétientés : il faut assurer leur avenir ; il faut leur donner les moyens de se suffire et permettre au missionnaire de porter plus loin le flambeau de la foi.

Ainsi firent les Apôtres ; ainsi le recommande l'Église.

Le Père Olive, pleinement convaincu de cette nécessité, travailla, de toutes ses forces, à embraser les cœurs de la flamme de l'amour divin et de l'apostolat. Pour y réussir, aucun sacrifice ne lui coûtait, aucune considération humaine ne l'arrêtait.

Nombreux furent les jeunes gens qu'il envoya au séminaire de Macao ou de Canton, et la plupart lui firent honneur. C'est que, dans le discernement d'une vocation, sa prudence, son tact, s'élevaient à la hauteur de son esprit surnaturel. Nous pouvons en juger par le fait suivant :

Il avait reconnu chez un jeune homme, des dispositions particulièrement heureuses. Un seul point noir : la pauvreté de la famille dont ce jeune homme était presque le seul soutien. Que fit le Père Olive ?

Il se l'attacha comme cuisinier, il lui donna chaque mois un salaire, pour lui permettre de subvenir à l'indigence des siens. Et dou-

cement, suavement, sous la chaude influence de son zèle discret, le germe de la vocation s'épanouit. Un jour, le jeune homme lui dit :

« Père, j'ai quelque chose à te dire. J'y pense depuis longtemps, mais je n'ai jamais osé. Il m'est venu le désir d'être prêtre, moi aussi. A mon âge (il avait 19 ans), est-ce encore possible ? »

L'heureux missionnaire dissimula sa joie pour répondre : « Prêtre ! Pourquoi pas ? Mais comment t'est venu ce désir ?

— « J'ai réfléchi, reprit le cuisinier ; j'ai considéré que toi, tu es venu de loin, que tu as renoncé au bien-être dans ton pays, que tu as accepté les désagréments de la vie missionnaire pour nous sauver. Et de voir que nous sommes si peu à correspondre à tes soins, si peu surtout à t'aider ça me fait honte. Je voudrais donc me faire prêtre pour t'aider, et effacer devant le Seigneur la honte de notre nation. »

Le bon Père éprouva, quelque temps encore, cette vocation dont l'éclosion était, pour sa patiente charité, la plus douce récompense, puis il envoya son cuisinier à Canton, chez les Pères des Missions étrangères. Ceci se passait en l'année de son jubilé et il écrivait à sa sœur Claire : « Ce m'est, je t'assure, un splendide anniversaire sacerdotal. »

Son zèle d'apôtre savait aussi relancer, sur le chemin montant du sacerdoce, les hésitants,

les fatigués. Il ne refusait jamais, si abondantes que fussent ses occupations, de recevoir à sa résidence tout futur lévite qui avait besoin d'un remontage spirituel. Et l'on ne se faisait pas faute d'en profiter.

Le souci des vocations religieuses et sacerdotales l'accompagna jusqu'à ses derniers instants. Pendant la maladie qui l'enleva, ceux qui l'assistaient lui entendirent prononcer : « Dites à M. le Directeur d'avoir à cœur, par-dessus tout, le développement des vocations. »

X. — L'Amour de la famille

Dans une lettre à sa sœur Julie, en 1917, le Père Olive écrivait ces mots : « Tu dois te dire : Ludovic, absent depuis si longtemps, ne pense donc plus à faire un tour au pays. — Je l'avoue : maintenant surtout que maman est partie pour un monde meilleur, je m'en soucie fort peu. Une seule chose m'attirerait en Europe : la pensée de revenir avec un groupe de vaillantes évangélisatrices. »

Ces lignes projettent une nouvelle lumière sur l'esprit surnaturel de notre apôtre.

Les siens désiraient le revoir. Plusieurs raisons justifiaient ce désir. Indépendamment des affections de famille, on se doutait un

peu que la santé du frère lointain, jamais bien robuste, avait besoin de repos.

Lui se plaçait à un tout autre point de vue. Un voyage en France devait-il tourner à l'avantage de la mission ? Si oui, il était disposé à l'entreprendre. Il l'aurait fait volontiers, par exemple, pour ramener avec lui des Sœurs de Marie Auxiliatrice. Il en avait reconnu tout de suite la nécessité ; et s'il n'a pas vu la réalisation de ce souhait, ce n'est pas faute de l'avoir manifesté.

Quant à entreprendre le voyage pour le seul motif du repos et du plaisir, il était trop religieux, trop missionnaire, pour y songer. D'autres y songèrent pour lui.

En 1918, à la fin d'une retraite, le P. Versiglia le prit à part et lui dit : « Maintenant, cher Père Olive, dès que seront arrivés les nouveaux confrères, hâtez-vous de mettre votre nouveau compagnon d'apostolat au courant des affaires du district ; il faut que vous alliez vous reposer au moins un an en France.

— « Me reposer ? reprit-il avec vivacité ; mais je ne suis pas fatigué. Je ne vois aucune nécessité de retourner en France, d'autant plus que le travail surabonde. »

Son supérieur insista. C'était le désir du Supérieur général et chose promise à sa famille. Religieux humble et soumis, le Père Olive baissa la tête, manifestement contrarié, et s'absorba dans une prière silencieuse.

Que demanda-t-il au Seigneur ?

Sainte Scolastique s'était adressée au Ciel pour vaincre la résistance de son frère. Le Père Olive qui ne voulait jamais opposer sa volonté à celle de ses Supérieurs supplia-t-il le Tout-Puissant de ne pas permettre que l'obéissance vint diminuer, en apparence, la valeur de son sacrifice ? En tout cas, ce voyage en France ne put se faire.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas.

Dans cette résolution de ne pas retourner dans sa patrie, il n'y avait rien qui ressemblât à de l'indifférence pour les siens. L'amour de Dieu, le zèle des âmes n'avaient pas étouffé en lui les sentiments de la nature. Il faudrait plutôt dire qu'ils les avaient purifiés, affinés.

Le sacrifice accepté restait toujours sacrifice. Mais le Père Olive n'était pas l'homme aux regards en arrière, aux demi-renoncements. Il s'était donné : jamais il ne se reprit. Il n'exista que pour sa Mission et ses Chinois. Il aurait pu dire comme le divin Modèle de tous les missionnaires : « Voilà ma mère, mes frères. mes sœurs. »

Cependant, comme il les aimait, les siens! Dieu seul sait la souffrance que causa à son cœur si tendre la séparation d'avec sa famille et spécialement d'avec sa maman. Il adoucissait l'amertume de l'éloignement par sa fréquente et affectueuse correspondance : « Ils

ont fait le sacrifice de notre présence effective, disait-il ; qu'ils aient au moins le réconfort de constater que notre affection est toujours aussi vive, qu'elle croît en proportion de la distance qui nous sépare. »

Cet amour serein et fort pour les parents généreux que Dieu lui avait donnés l'aidait à poursuivre sans défaillance ses saintes entreprises. Le souvenir des vertus de son père éperonnait son courage. C'est le sentiment qu'il exprimait dans l'une de ses dernières lettres : « Rappelons-nous sans cesse que nos parents nous ont transmis, avec leurs biens, une mémoire honorée et un héritage de vertus. A nous de les conserver et de les transmettre à la postérité. »

C'est surtout pendant le Saint Sacrifice que notre cher missionnaire se retrouvait avec les siens. Prêtre de l'Eglise, prêtre de la congrégation salésienne, il était aussi leur prêtre. Chaque matin, il déposait sur la patène, avec l'hostie, leurs prières, leurs travaux, leurs épreuves ; et, jetés dans les mérites immenses de la divine Victime, il les faisait monter jusqu'au trône de la très haute Majesté.

En 1908, il perdit une sœur. Le bon Ludovic la pleura amèrement : « Ah ! disait-il, si je pouvais me transporter quelques instants auprès de ma mère pour essuyer ses larmes, la consoler, lui dire que mon cœur veut s'efforcer de l'aimer davantage. » Puis il ajouta

rasséréné : « Eh bien ! Seigneur, acceptez le sacrifice de l'éloignement pour le repos de l'âme de la chère défunte et pour la consolation de ceux qui restent. »

Mais comment dire sa douleur lorsqu'un télégramme lui annonça la mort de sa mère, décédée le 13 décembre 1916. Il sembla perdre cette belle maîtrise de lui-même qu'il possédait à un haut degré. Il devint l'enfant qui pleure et se lamente parce que sa maman n'est plus là : « Oh ! maman ! maman ! gémissait-il, toi qui m'aimais tant, toi dont une seule parole adoucissait mes peines, dont le souvenir me soutenait dans le chemin de la vertu, je ne te verrai donc plus ! Comment vivre maintenant sans toi ! »

Aucune parole humaine ne pouvait le consoler. Il alla se prosterner devant le Saint-Sacrement. Il y resta longtemps. Quelles prières montèrent de ce cœur endolori ? Dieu les entendit. Mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles furent ferventes et puissantes les supplications de ce prêtre qui, par amour pour son Dieu, avait tout quitté, avait imposé à son cœur ce suprême sacrifice de ne pas assister aux derniers instants de sa maman, de ne pas montrer le Ciel à ses derniers regards, de ne pas lui fermer les yeux.

Puis le religieux, le disciple du Crucifié prit le dessus. Oh ! il n'oublia pas la chère défunte, mais dans le souvenir de cette mère

qui maintenant l'attendait au séjour du repos, il puisait une force nouvelle, de nouvelles raisons de se dévouer, de se sacrifier. « Le chapelet de notre chère maman m'accompagne partout, écrivait-il encore à une de ses sœurs. Ce m'est une douceur exquise de penser que, du haut du ciel, cette chère maman contemple son missionnaire armé du chapelet qu'elle a si souvent fait glisser entre ses doigts. Avec cette relique aimée je me sens fort, persévérant et même audacieux. »



CHAPITRE III

La Terre promise : Mission de Nam-Hong

I. — Un beau cadeau

Il y avait sept ans que le Père Olive travaillait dans la mission de Heung-Shan quand sonna le vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Vingt-cinq ans de sacerdoce ! Que de grâces cela représente ! et quels humbles remerciements ne doit pas, à l'Auteur de tout bien, celui que le Seigneur a tiré de sa bassesse pour en faire son ambassadeur auprès des hommes. Ce sont les sentiments de notre jubilaire. Le cantique des trois jeunes gens de Babylone, qu'il murmure chaque matin au retour de l'autel, lui revient avec plus de force sur les lèvres : « Bénissez le Seigneur, œuvres du Seigneur ; louez-le, exaltez-le à jamais. »

Pour rendre à Dieu de plus intimes actions de grâces, pour se retremper dans sa ferveur de nouveau prêtre, il s'arrache quelques jours

à sa chère mission et s'en va rechercher un peu de recueillement dans l'île de Sancian où mourut, mal abrité par sa cabane de paille, saint François-Xavier, le Patron des missionnaires.

« Quelle joie j'éprouve, écrit-il, à me trouver sur cette terre sanctifiée ! On y puise une énergie nouvelle, un désir plus pur de ne travailler que pour Jésus-Christ et les âmes.»

Après avoir rajeuni son zèle dans la méditation de la vie et de la mort du premier apôtre de la Chine, il revient dans son district plus décidé que jamais à y poursuivre inlassablement l'œuvre de l'évangélisation.

Mais le jubilé du Père Olive ne peut pas être célébré seulement entre Dieu et lui. Discrètement un complot s'organise pour lui donner le plus grand éclat possible. Tout marche à merveille. L'homme autour duquel les conspirateurs s'agitent ne se doute de rien. Il est d'ailleurs tout à fait incapable de supposer qu'on puisse s'occuper de sa personne. Telle est d'autre part sa simplicité, que le jour venu, il se prête à tout, comme un enfant.

Les démonstrations d'affection affluèrent touchantes, variées. Les cadeaux ne manquèrent pas : chrétiens et confrères lui donnèrent à l'envi des témoignages de leur vénération et de leur attachement. Mais, de ces cadeaux, il y en eut un qui éclipsa tous les

autres, et qui fut, pour le fils de Don Bosco, la plus grande joie de sa vie de missionnaire.

Son plus cher désir était la création, en Chine, d'une importante maison salésienne indépendante.

Or, à la fin du repas qui avait réuni autour du jubilaire, confrères et amis, le Père Versiglia se leva et révéla un secret qu'il avait gardé pour la circonstance.

En 1917, Mgr de Guébriant, vicaire apostolique de Canton, recevait de la Sacrée Congrégation de la Propagande une lettre où se trouvait le passage suivant : « ... La Sacrée Congrégation désirerait que Votre Grandeur assignât aux Pères Salésiens, dans son vaste Vicariat, un ou deux districts dans lesquels ces bons missionnaires pourraient d'abord exercer leur saint ministère sous votre juridiction, et, plus tard, assumer la direction immédiate d'une mission. »

Fidèle aux traditions de généreuse et filiale déférence envers Notre Saint Père le Pape, qui sont l'honneur de la Société des Missions Etrangères, le Vicaire apostolique ne s'arrêta pas à la lettre des désirs du Saint-Siège. Il chercha aussitôt, de concert avec ses missionnaires, non pas un ou deux, mais onze districts, une région tout entière qui par son heureuse situation géographique, sa délimitation précise, son homogénéité, l'importance des groupements chrétiens déjà existants et des œuvres

déjà organisées, pût devenir, entre les mains des salésiens, un nouveau Vicariat.

Tel fut fut le cadeau jubilaire du Père Versiglia à son cher collaborateur.

A cette nouvelle, vraie gâterie de la Providence, notre missionnaire n'y tint plus. Il aurait voulu dire merci à la Vierge Auxiliatrice, à Mgr de Guébriant, à son supérieur, son émotion fut trop forte. Mais les quelques paroles, entrecoupées de larmes, qu'il prononça, dirent assez les sentiments de son cœur.

Après l'acceptation définitive des propositions de Mgr Guébriant, le Père Versiglia demanda affectueusement à son confrère : « Cher Père Olive, la mission est prête ; il s'agit de trouver des ouvriers. Dites-moi franchement votre pensée : acceptez-vous d'y aller ?

— En voilà une question ! s'écria le missionnaire, avec son élan habituel. Depuis sept ans je travaille dans le Heung-Shan : j'aime mes chrétiens, sans doute, et il me semble que j'en suis aimé. Mais j'ai toujours désiré une mission tout à fait salésienne. Je suis prêt à vous obéir ; j'avoue cependant qu'être exclu de la nouvelle mission serait pour moi le châtiment de Moïse.

— Nous sommes d'accord, conclut le P. Versiglia. Vous irez à Nam-Hong, à l'extrémité nord-est du territoire qui nous est confié. »

Le Père Olive accepta avec reconnaissance et se fit un devoir de rejoindre, au plus tôt son poste.

Grande fut la consternation chez les chrétiens du Heung-Shan quand ils connurent la perte qu'ils allaient faire. Ils ne voulaient à aucun prix se détacher de leur père et mirent tout en œuvre pour le garder. Lui s'employa encore, pendant le délai qu'il s'était fixé, à les visiter, à les consoler, à les fortifier par des souvenirs et des exhortations. Puis, la date venue, faisant violence à son propre cœur, il s'échappa, à la dérobée, pour s'épargner les trop fortes émotions qu'il redoutait.

Avant de le voir à l'œuvre, jetons un rapide coup d'œil sur son nouveau champ d'apostolat.

C'est un plateau qui appartient à la province du Kouang-Tong. Shiu-Chow (1), centre de la Mission, est bâtie à la croisée de deux routes mandarinales. A cette position elle doit d'avoir vu passer tous les missionnaires qui rêvaient de conquérir au Christ le Céleste Empire. Mais ce ne fut pas toujours avec bienveillance. Sa douane, au contraire, avait une triste réputation de sévérité, et nombreux furent ceux qui, après bien des tribulations, se virent obligés de rebrousser chemin sur Canton.

Le pays compte au moins deux millions

(1) On écrit aussi Schiu-Chau.

et demi d'habitants. Il est grand comme la Belgique, d'un seul tenant. Déjà doté par la nature d'un magnifique réseau de cours d'eau navigables, il vient de s'enrichir d'une ligne de chemin de fer, qui le met en communication directe avec le nord de la Chine.

Ce beau territoire est semé de souvenirs chers aux Pères des Missions étrangères de Paris. Dès 1687, cette vaillante Société y envoya des apôtres. Grâce à leur zèle, la parole évangélique germa dans bien des cœurs ; de ferventes chrétientés surgirent qui permettaient les plus belles espérances.

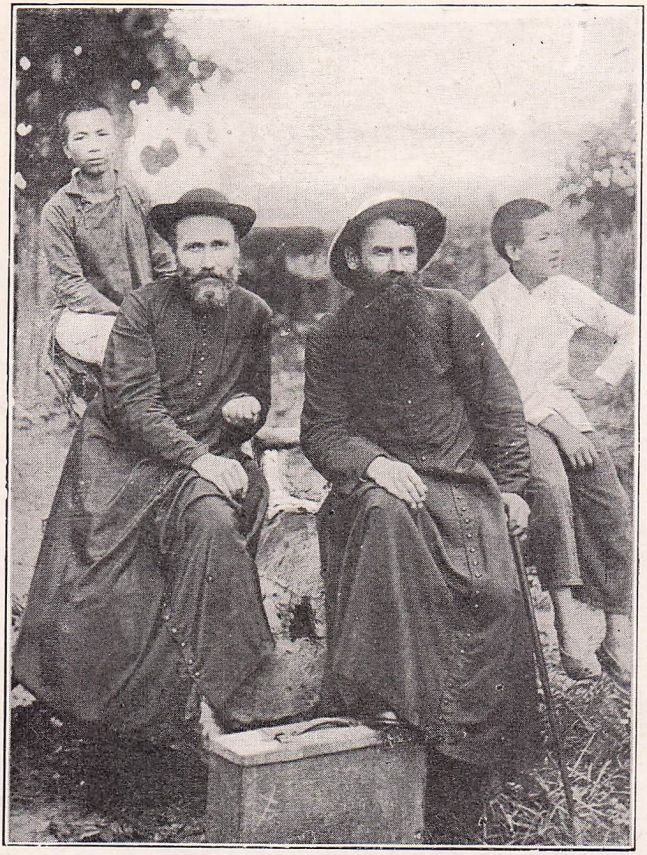
Mais les persécutions vinrent, détruisant les œuvres matérielles. Le souvenir des héros de l'évangile, connus ou ignorés, a survécu ; les noms de Mgr Maigret, de Mgr Quennemer, du Père Lirot y sont en vénération.

Cet héritage aimé, les Missions Etrangères de Paris l'ont passé à une autre Société. Aussi ce geste, noblement catholique, a-t-il mérité les félicitations les plus sincères du Souverain Pontife.

Tel est le pays où le Père Olive, avec un saint enthousiasme, va porter la lumière de l'Evangile.

Il partit le 17 février, en compagnie de son confrère le Père Guarona. Suivons-les.

Ils ont déjà passé Shiu-Chow. Les voilà au pied de la montagne sur laquelle s'étend



Le Père OLIVE (à gauche) et Mgr VERSIGLIA,
au cours d'une randonnée apostolique.

Fong-Tong. Le paysage est splendide : les deux missionnaires s'arrêtent un moment pour se reposer au milieu de cette belle nature que le Seigneur a faite. Ils s'entretiennent de leurs projets, de leurs espoirs. Tout à coup, un cri sort d'un bouquet d'arbres, et un homme, la figure voilée, pistolet et poignard aux mains, se plante devant eux. Avant qu'ils aient eu le temps de revenir de leur surprise, en voici apparaître un second, puis un troisième, vêtus et armés de même.

Le premier leur demande qui ils sont, d'où ils viennent, où ils vont. « Nous sommes deux missionnaires, répondent-ils, nous allons à Fong-Tong pour prêcher la doctrine du vrai Dieu.

« — Puisque vous êtes missionnaires, vous n'avez rien à craindre : nous ne vous ferons aucun mal, aucun tort. Mais patientez un peu. Le chemin est barré.

« — Et pourquoi ?

« — Nous avons des affaires à traiter, il nous est impossible de laisser le passage libre.

« — Si nous ne pouvons poursuivre notre chemin, nous allons retourner en arrière.

« — Impossible encore. Retirez-vous dans ce bouquet d'arbres pendant deux heures.

« — Mais il nous faut absolument ce soir, ou retourner à Thi-King ou arriver à Fong-Tong. Et la route est longue.

« — Dans une heure, peut-être pourrez-vous continuer votre chemin. »

Ce dialogue, a donné à quatre autres individus, le temps d'accourir ; et le chef, sa bande au complet, ne dissimule plus ses intentions.

Il intime l'ordre aux voyageurs, de rentrer sous bois Là, les deux missionnaires, leur guide, leurs porteurs de bagages doivent s'asseoir et se laisser lier. Cette opération préalable terminée, les brigands se jettent sur les bagages, font sauter les serrures et s'emparent de tout ce qui est de leur goût. Ça ne leur suffit pas. Ils portent leurs mains rapaces sur les prisonniers eux-mêmes ; ils les fouillent et leur prennent jusqu'au peu d'argent qui doit parer aux premières nécessités.

Devant cette violence, les pauvres missionnaires n'ont d'autres ressources que d'égrener leur chapelet, jeter un regard sur leur crucifix.

Le Père Olive, toujours apôtre, essaie de faire entendre, à ces malandrins, qu'il est porteur d'un trésor plus enviable que les misérables biens terrestres et qu'il ne tient qu'à eux d'y avoir part ; on ne l'écoute pas. Alors il change de ton : « Tu abuses de ta force, dit-il à celui qui dirige la manœuvre, prends garde : nous sommes les ministres du Dieu du Ciel. Il te punira. » L'interpellé rit de ces paroles. Elles furent pourtant prophétiques.

A quelques jours de là, dans une maison de jeu, cet homme eut l'imprudence d'exhiber un billet volé. Ce billet, inconnu dans la région, éveilla les soupçons. Le voleur fut arrêté. On lui trouva toute la somme dérobée. Convaincu de brigandage, il fut fusillé.

Quant à nos deux voyageurs, laissés seuls, ils doivent se dégager eux-mêmes de leurs liens, s'estimant heureux d'avoir la vie sauve. Dans l'impossibilité de poursuivre leur voyage, ils retournent à Chi-Hing où ils vont raconter leur infortune au mandarin et lui demander protection. Celui-ci les reçoit fort cordialement et les fait transporter, sous escorte, à la plus proche résidence des Pères français. Là, on s'efforce, par toutes sortes d'attentions, de leur faire oublier leur mésaventure. Peu après, les deux ouvriers de Jésus-Christ reprennent leur route. Le Père Guarona s'arrête à Chi-Hing et le Père Olive continue vers le Nord-Est, jusqu'à Nam-Hong.

II. — En pleine bataille

Le Père Versiglia, supérieur de la mission, n'a pu se mettre en route en même temps que ses deux confrères. Enfin, il part lui aussi. Parvenu, le 8 avril, à Canton, il lui

arrive de Nam-Hong, des bruits alarmants. Le district est devenu le théâtre de la guerre entre le Nord et le Sud de la Chine. Les Nordistes, dit-on, ont envahi le pays et y ont déjà livré, à leur avantage, d'importants combats. D'autres assurent que les Sudistes ont le dessus. Une chose est certaine : la voie ferrée qui dessert Shiu-Chow est réquisitionnée par le gouvernement de Canton et ne prend pas de voyageurs privés. Force est donc au supérieur d'attendre les événements.

Deux jours après, on annonce que le chemin de fer est à la disposition de tout le monde. Le Père n'écoute aucun conseil de prudence. Il part. Il voyage en compagnie de soldats dont la bruyante gaîté ne réussit pas à dissiper ses appréhensions. Après neuf heures interminables, le train entre enfin en gare de Shiu-Chow. Quelques mois auparavant, le calme régnait dans la ville ; maintenant, c'est l'agitation partout. Edifices publics, pagodes, tout regorge de troupes. La plupart des habitants sont allés chercher la tranquillité à la campagne. Ceux qui sont restés se cachent dans leur maison, par peur d'être réquisitionnés pour porter les bagages des soldats. Les nouvelles les plus contradictoires circulent. Tous s'accordent à dire que la situation est grave et que les Nordistes approchent de la ville. Beaucoup de gens, même des païens, viennent chercher abri à

la résidence de la mission. Le Père Versiglia demande au mandarin une escorte pour se rendre le lendemain à Chi-Hing.

« — Impossible, répond le fonctionnaire. Il n'y a plus de soldats disponibles. La route est infestée de *Tou fai* (faux soldats, véritables pirates), la ville même de Chi-Hing n'est pas sûre ».

C'est précisément pour cela que le Père veut y aller. Il envoie donc dire au mandarin qu'il partira quand même, lui laissant la responsabilité de ce qui pourrait arriver. Le ton résolu du missionnaire a son effet. Le lendemain quatre soldats se présentaient pour l'accompagner. Après quinze heures de voyage, il est à Chi-Hing où le Père Guarona l'attend avec anxiété.

Chi-Hing est traversée par la route qui mène à Nam-Hong. Par cette route, jour et nuit, montent des soldats, des porteurs de bagages ou de munitions. Quelque chose de grave se passe donc à Nam-Hong.

Or, dans cette ville se trouvent le Père Olive avec le Père Lesainte (1). Le cœur paternel du supérieur n'y peut tenir: il faut qu'il aille lui-même prendre des nouvelles des deux prêtres.

(1) Le Père Lesainte était l'un des Pères des Missions Etrangères que Mgr de Guébriant avait laissés dans le Kouang-Tong pour y faciliter l'installation progressive des missionnaires salésiens.

De nouveau, il s'adresse au mandarin de la ville pour en obtenir une escorte. Le mandarin lui répond qu'en temps de guerre il n'a aucune autorité sur le pays.

Il demande alors d'être accompagné à Foug-Tong, autre résidence du Père Guarona. Nouveau refus. Tant pis. On partira sans escorte sous la garde de la Vierge Auxiliatrice. C'est une étape de soixante-dix kilomètres, sur un chemin montant. Le paysage est riant. Mais une pluie persistante rejoint les voyageurs peu après leur départ et les accompagne jusqu'au bout. Le Père Versiglia espérait passer là quelques jours avec le Père Guarona, au milieu d'une chrétienté très fière de posséder le chef de la mission. Mais le soir du deuxième jour arrivèrent de Nam-Hong, harassés, tombant de fatigue, après cent vingt kilomètres parcourus en une seule étape, deux envoyés du Père Olive et du Père Lesainte. Voici le message dont ils étaient porteurs : « Nous sommes entre la vie et la mort. Les troupes nordistes, victorieuses, se répandent partout, semant la dévastation, l'incendie et la mort. La ville de Nam-Hong brûle. Beaucoup de victimes. Le village chrétien Li-Heu-Chiau est un monceau de ruines. La chapelle et la maison des missionnaires sont incendiées. Plusieurs fidèles ont été massacrés. Par moment, des troupes s'avancent jusque sous

les murs de notre résidence de Kiang-Hong : il semble qu'on vienne examiner la position pour nous attaquer. Plus de 2.000 personnes se sont réfugiées dans notre enclos. Jusqu'à présent nous avons été épargnés. Nous ne savons ce qui nous arrivera demain. Qu'on envoie, immédiatement, quelqu'un au poste télégraphique le plus proche, qu'on télégraphie aux consuls, afin de solliciter de Pékin des ordres sévères pour notre défense. Signé : Lesainte et Olive. »

Le Père Versiglia et le Père Guarona se passent le message en silence. Des larmes gonflent leurs paupières et trahissent leur douloureuse émotion. Autour d'eux on comprend. Un mot d'ordre tacite court parmi les chrétiens, remplit la petite église comme aux grands jours ; de ferventes prières s'élèvent vers le ciel pour les frères en péril.

Le lendemain matin, les deux missionnaires s'en retournent à Chi-Hing, toujours sous la pluie. La poste la plus proche est Shiu-Chow. Mais comment s'y rendre ? Il n'y a ni barque, ni porteurs. Qu'à cela ne tienne ! Le Père Guarona n'hésite pas à entreprendre ce voyage à pied. Ça lui fera, en trois jours, aller et retour, 240 kilomètres. Le dévouement opère ce miracle. Il ne sera pas dit que les malheureux aient crié, en vain, leur détresse.

L'angoisse, cependant, n'en étreint pas

moins les cœurs. Il faut, coûte que coûte, porter aux frères en péril le témoignage d'une sympathie présente et agissante. Il est vrai qu'une nouvelle bataille semble imminente entre Nam-Hong et Chi-Hing, et voyager en pareille circonstance n'est-ce pas une suprême témérité ? Peut-être. Mais l'anxiété est trop forte. On se rassure en pensant que la guerre en Chine est moins sérieuse, que la qualité d'Européens inspire une certaine crainte respectueuse. On compte surtout sur la protection de Celle qu'on n'invoque jamais en vain. Et l'on part.

Laissons le Père Versiglia nous raconter lui-même cette marche à travers deux armées ennemies :

« Le front sudiste est franchi sans incident. Les soldats sont invisibles. A peine, par-ci, par-là, quelques sentinelles qui ne voient pas ou font semblant de ne pas voir. Nous entrons dans la zone neutre. Voici venir vers nous une foule de fuyards. Affolés, les pauvres gens nous dépeignent, avec des gestes d'épouvante, la cruauté des Nordistes, qui approchent ; ils veulent nous entraîner dans leur fuite. Un vieillard se jette même à nos genoux et nous supplie de ne pas nous exposer à une mort horrible. Nous le remercions, nous le rassurons et nous continuons.

« Une heure de marche sans rencontrer âme qui vive. Le village de Kulok est com-

plètement désert. On passe outre. Tout à coup un soldat nordiste s'élance vers nous et de loin nous crie : « San Fu, Père ! » Ce salut chrétien est rassurant. Mais le soldat nous interroge dans un dialecte que nous comprenons guère. Enfin il nous offre le thé ; il continue son chemin et nous, le nôtre. La première rencontre avec les Nordistes n'a pas mal tourné. En avant ! La Vierge Auxiliatrice est avec nous.

« Une demi-heure plus tard, à un tournant du chemin, sur un pont, voici un piquet de cavalerie. Deux officiers sont assis sur le parapet du pont. A peine nous ont-ils aperçus qu'ils se lèvent et saluent. De mieux en mieux...! Et nous acceptons l'invitation de nous asseoir et de causer. La conversation débute par les questions invariables que requiert la politesse chinoise : « Quel est votre nom, votre prénom, votre patrie... ? » Puis viennent les questions plus épineuses sur la position des Sudistes, auxquelles nous faisons des réponses .. prudentes.

« Mais quel est cet homme qui s'avance, radieux. Il bégaye quelques mots et essaye de se faire comprendre avec force gestes. N'y parvenant pas, il se met à genoux, fait le signe de la croix et montre la médaille de la sainte Vierge qu'il porte suspendue au cou. « Bravo ! nous écrions-nous, voilà un langage de chrétien ! Que n'as-tu commencé par là ?

nous t'aurions compris tout de suite. » Tout heureux il nous offre le thé, lui aussi, et nous poursuivons notre route.

« Nous voilà enfin en vue de Nam-Hong. Une sentinelle nous arrête. — Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ?

« Nous lui présentons notre carte et lui disons : « Porte cela à ton général ; nous avons « besoin de lui parler. » A notre grande surprise, l'homme reprend : « Si vous désirez « vous rendre à l'*église catholique*, nous dit- « il, il n'est pas nécessaire de vous adresser au « général. Je vous ferai accompagner jusqu'à « la ville. Là, vous serez libres d'aller où vous « voudrez. »

« Nous le remercions de son obligeance. Il appelle deux soldats. En leur compagnie, nous ne recevons, des sentinelles, que des témoignages de déférence. Voici le grand pont en pierre construit autrefois, dit-on, par les Jésuites. Nous sommes dans Nam-Hong.

« Nam-Hong, naguère ville riche, pleine de vie, qui, par son commerce, osait se comparer à Canton ! Ce n'est plus maintenant qu'un amoncellement de ruines. Rien n'a été épargné. Tout porte le signe de la destruction et du pillage. L'odeur des cadavres carbonisés nous serre la gorge.

« Il nous faut marcher, trois quarts d'heure durant, dans cette désolation, pour arriver au village de Kian-Kong.

« Mais là, quel soulagement ! Les drapeaux français et italien flottent sur les tours de la résidence, et le village est demeuré intact à côté de la grande ville fumante. »

Le lecteur qui, au cours de ce récit, a partagé l'angoisse des deux intrépides missionnaires, devinera sans peine l'émotion qui les étreignit lorsqu'ils pressèrent sur leur cœur leurs confrères sains et saufs. Et que dire des Pères Olive et Lesainte, à la vue de leurs sauveurs : ils leur paraissaient tombés du ciel, tant était invraisemblable la randonnée qu'ils venaient d'accomplir.

Il faut bien donner quelques instants à la joie pour s'épancher et à la prière pour s'élancer, chargée de reconnaissance, vers le Maître Souverain, sans la permission de qui aucun cheveu ne tombe de notre tête. Cependant le Père Versiglia est impatient de connaître, avec précision, les dangers courus par la chrétienté.

Voici, au juste, ce qui s'était passé.

Les Nordistes étaient depuis quelques jours en vue de Nam-Hong et semblaient vouloir s'en emparer par un coup de main. La petite garnison sudiste qui occupait la ville ne se crut pas en état de tenir tête à l'ennemi, et, à la faveur de la nuit, se retira. Ce fut alors le règne des malfaiteurs. Impunément ils multipliaient leurs tristes exploits. Les

notables ne trouvèrent rien de mieux que d'envoyer une délégation aux Nordistes pour les prier de venir prendre possession de leur cité. Les membres de cette délégation, pour donner plus de poids à leur démarche, invitèrent le pasteur protestant à se joindre à eux. Le pasteur accepta. Mais la nuit suivante, les Sudistes, ayant reçu des renforts, réoccupèrent secrètement la ville. Et lorsque les Nordistes, sans méfiance, se présentèrent, ils furent reçus à coups de fusil. Ils crurent à un guet-apens. Le général jura de se venger. Il exerça d'abord sa rage sur la chrétienté de Li-Hen-Kien et, le lendemain, avec toutes ses forces, il attaquait les Nordistes. La victoire lui resta. Les vainqueurs entrèrent dans Nam-Hong et s'y livrèrent aux pires atrocités. La fureur dévastatrice s'étendit aux villages voisins avec le même acharnement. Seul Kiang-Kong fut sauvé, grâce aux drapeaux qui flottaient sur la résidence des missionnaires. Et ce fut tout profit pour le prestige du nom catholique. L'on ne se faisait pas faute de comparer l'action des prêtres catholiques au rôle du pasteur protestant et d'en conclure:

L'Eglise catholique est vraiment bonne.

L'Eglise protestante ne vaut rien.

Le pasteur protestant, humilié dans cette affaire, voulut s'expliquer. Mais en vain sollicita-t-il une entrevue avec le général sudiste d'abord, puis avec le général nordiste. Il fut

éconduit des deux côtés et invité à quitter le pays. C'est ce qu'il fit.

Les missionnaires catholiques firent preuve, au contraire, d'une prudence égale à leur courage. Ils se prodiguèrent en faveur de leurs chrétiens et au péril de leur vie. A peine connurent-ils le danger qui menaçait Li-Hen-Kiou qu'ils y coururent et prièrent les chrétiens de se retirer ; eux-mêmes n'en sortirent que les derniers.

Tous se trouvaient déjà dans la résidence plus sûre de Kiang-Kong, quand on vint informer les missionnaires qu'une jeune chrétienne était restée enfermée dans sa maison et n'osait plus s'éloigner. Sans hésiter, ils sortent. Il leur faut traverser le champ de bataille. Tant pis ! Ils se risquent quand même au milieu des combattants. Deux soldats les mettent en joue. Ils lèvent les mains, agitent leur chapeau pour signifier qu'ils n'ont pas d'intentions hostiles. On les conduit devant un officier. Celui-ci, méfiant par suite de l'aventure du ministre luthérien, les interroge avec insistance. Ils protestent qu'ils sont catholiques.

Enfin, ayant foi en leur parole, l'officier les fait accompagner jusqu'à la maison de la pauvre fille. Celle-ci est plus morte que vive ; il faut l'aider à sortir de la maison. Elle suit ses sauveurs à Kian-Kong.

« Vraiment, répétait le Père Olive au souve-

nir de ces événements, c'est la Vierge Auxiliatrice qui a veillé sur nous ; c'est elle qui nous guidait à travers les balles et ne leur permit tout au plus que de trouer nos vêtements. »

Tels furent les événements auxquels le P. Olive et le P. Lesainte s'étaient trouvés mêlés. On aurait pu craindre un dénouement plus tragique.

Les ordres sollicités de Pékin étaient heureusement arrivés. Et le jour même où leurs confrères réussissaient à les atteindre, les deux missionnaires recevaient du général nordiste, une invitation à se rendre auprès de lui. Ils ne manquèrent pas au rendez-vous. Le général leur fit un gracieux accueil. Il leur dit qu'il avait reçu ordre de les protéger et les invita à établir une réclamation en règle pour les dégâts subis par la mission.

Ils en profitèrent pour stigmatiser la conduite de certains soldats qui, sans raison, pour s'amuser, déchargeaient leur fusil sur de paisibles citoyens, même sur des travailleurs isolés dans leur champ.

Prié de venir constater de ses propres yeux les dévastation commises, le général accepta. Les exploits peu glorieux de ses soldats le laissèrent assez honteux. Un rapport fut dressé et une indemnité promise.

De plus en plus aimable, il voulut recon-

duire les deux prêtres en leur résidence de Kiang-Kong pour voir, disait-il, s'ils s'y trouvaient en sûreté.

On sollicita un édit de protection. Il le promit et le fit parvenir le lendemain, rédigé et signé en bonne et due forme. De cette protection profitèrent, non seulement les chrétiens, mais tous les habitants de Nam-Hong : malgré la guerre qui continuait à sévir autour d'eux, ils purent rentrer dans leurs foyers et rendre un peu de vie à leur ville en ruine. Le prestige de notre religion en reçut un nouvel éclat. Lorsque la tranquillité fut enfin revenue dans la région à la suite de la victoire sudiste, la Chambre de Commerce de Nam-Hong fit confectionner deux riches drapeaux, en soie, brodés d'or, qui rappelaient la conduite généreuse et désintéressée des missionnaires en ces douloureuses circonstances : l'un fut offert à Mgr de Guébriant, l'autre alla orner l'église de la mission de Kiang-Kong.

III. — **Le Salut aux nouveaux Confrères**

Le malheur avait réuni à Nam-Hong quatre missionnaires, la paix les dispersa : chacun avait hâte de rejoindre son poste. Le Père Olive se trouva seul. La solitude lui pesa toujours : il goûtait si bien cette joie, louée

par l'Esprit-Saint, de frères vivant ensemble. Mais il souffrait surtout de se voir seul devant l'immensité de la tâche.

Aussi, comme il exulta lorsque, le 15 octobre 1918, arriva en Chine un nouveau groupe de missionnaires. Nonobstant la distance, il descendit à Shiu-Chow pour fêter l'événement, d'importance capitale à ses yeux. Sur la fin d'un repas fraternel, malgré sa répugnance à se mettre en scène, il se leva et prononça le toast suivant, qui nous livre bien les sentiments de son cœur.

« En Chine, nous, fils de Don Bosco, nous avons commencé bien modestement. Un orphelinat à Macao, l'humble mission de Heung-Shan, tel est le pauvre bilan de douze ans de labeurs. Dans quelle pesante torpeur semblions-nous plongés !

« Pourtant, ce n'est pas pour rester stationnaires que nous étions venus dans ce vaste empire, mais pour travailler, pour souffrir, pour mourir.

« Aujourd'hui, nous secouons enfin cette torpeur. Un nouvel horizon s'ouvre devant nous. Votre arrivée si attendue, ô chers confrères, nous console, nous réconforte. Nous ne sommes plus seuls. Turin pense à nous.

« Par l'évangélisation du Heung-Shan, les Salésiens avaient tout juste mis le pied en Chine. Grâce à l'esprit tout apostolique de

Mgr de Guébriant, nous pouvons dire que nous avons pénétré au sein du Céleste Empire. La générosité du Vicaire Apostolique de Canton, son respect pour les simples désirs du Saint-Siège nous ont grandement édifiés.

« Notre vénéré fondateur disait : « La poli-« tique tend à la conquête des empires ; nous, « à celle des âmes. » Restons fidèles à ce programme, et les bénédictions du Ciel ne nous manqueront jamais. Le jour de notre profession, nous avons renoncé au monde ; aujourd'hui nous prenons le bâton de l'apôtre pour être apôtres à notre tour.

« Plus nous nous dépouillerons de nous-mêmes, plus nous nous rendrons dignes d'engendrer des âmes à Jésus-Christ. Rappelez-vous le songe de Don Bosco et les paroles prononcées en 1887 : « Un jour viendra où les « Salésiens auront leur mission en Chine ; « et, s'ils n'oublient pas qu'ils se doivent à la « jeunesse pauvre et abandonnée, le Tout-« Puissant rendra évidentes les merveilles « qu'il accomplira au milieu de ce peuple « voué à l'idolâtrie. »

« Fils de Don Bosco, adressons un vivat au Souverain Pontife, cause première de notre joie, à Mgr de Guébriant, initiateur et bienfaiteur de notre mission ; un vivat à ses zélés collaborateurs qui nous ont précédés, qui ont arrosé de leurs sueurs le terrain que nous allons travailler et où ils ont su orga-

niser tant et de si belles œuvres ; un vivat au Raphaël des Salésiens, le R. P. Lévêque qui reste toujours notre guide ; un vivat à notre Recteur majeur, le T. R. P. Don Albera, un vivat enfin à notre aimé Directeur.

« Buvons à la santé de notre Congrégation et à son extension en Chine, à la valeur de ses soldats dont vous êtes, vous, mes chers confrères, les heureux représentants.

« Notre joie est d'autant plus grande que du haut du ciel la Vierge puissante et Don Bosco vous reçoivent, ici, les bras ouverts, et vous disent: « Soyez les bienvenus. »

Après un accueil si enthousiaste, le Père Olive accepta d'accompagner ses confrères à Pok-Heung. C'est une résidence en pleine campagne, qui se prête tout à fait au travail intellectuel. Les nouveaux missionnaires devaient s'y initier à la langue et aux mœurs chinoises. Le médecin de la localité, Chinois naturellement, s'était constitué leur professeur. Mais la chose n'était pas des plus simples. Pensez-donc: élèves italiens, maître chinois, interprète français, dictionnaire anglais. Heureusement le bon Père Olive travaillait sans relâche pour aplanir les difficultés, même celles de la langue.

Parmi ces nouveaux collaborateurs, nul n'a oublié la bonté, la bonne humeur communicative, les attentions délicates, de ce confrère qui ne pensait jamais à lui toujours aux autres.

Les quelques semaines passées à Pok-Heung étaient destinées, dans l'intention de son Supérieur, à procurer à l'intrépide missionnaire un peu de repos. Loin de se reposer, il fut, au témoignage de tous, une leçon vivante de piété, de travail, de sacrifice.

On s'était essayé à faire un peu de pain ! aliment inconnu des Chinois. Mais quel pain! Pour le manger, il fallait le rompre à coups de marteau. Et le Père Olive, grignotant ce pain rebelle, avec les rares dents qui lui restaient, s'en régalait et répétait : « Ah ! le bon pain ! le bon pain ! »

Cependant il se croyait inutile à Pok-Heung et son cœur était toujours avec ses chrétiens de Nam-Hong.

Sur la fin de 1918, il écrivait au Père Versiglia : « Me voilà ici depuis trois mois dans l'inaction et le Directeur ne vient pas pour me rendre la liberté (le Directeur de Pok-Heung était malade). La société de mes confrères m'est très chère, certes, mais ce que je puis faire pour eux est si peu de chose, qu'il ne vaut pas la peine, me semble-t-il, de laisser plus longtemps mes chrétiens seuls. »

Dès qu'il eut la permission désirée, il partit.

IV. — Nouvelles Excursions

Le Père Olive avait rejoint sa mission depuis trois mois; et, depuis trois mois, aucune nouvelle n'était parvenue de lui à Shiu-Chow. On commençait à s'étonner. Une lettre vint enfin tranquilliser les cœurs. Bien simplement, il expliquait qu'après être resté si longtemps sans rien faire, il avait voulu rattraper le temps perdu. Il s'était donc imposé de visiter ses différentes chrétientés, sans retourner, pas même un jour, à sa résidence principale.

De ces pérégrinations, pas plus que des précédentes, notre apôtre n'a laissé aucun récit. Il n'avait sans doute, ni le goût, ni le temps de se raconter. On peut en avoir quelques regrets. Bien des traits édifiants sont, de ce fait, perdus. Cueillons au moins ceux qu'on a pu arracher à sa modestie.

Dans un village du district, un missionnaire avait été tué. Bien que le crime fût ancien, le souvenir en restait très vif; et aucun ministre de Jésus-Christ n'osait s'aventurer dans le village de sinistre réputation. Le père Olive estima que ça ne pouvait durer ainsi. Il pria, regarda le risque bien en face et résolut de l'affronter. Le catéchiste fit tout pour le détourner d'un tel projet: « N'y allez pas. C'est une population de sauvages. Ils vous couperont la tête comme au Père X... »

Le missionnaire écouta ces objections et autres semblables, sourit et fit ainsi qu'il avait décidé.

Le voilà au village redouté. Des curieux font cercle autour de lui. Quelques-uns esquissent le geste de lui trancher la tête. Le pauvre catéchiste devenu tout blême, se répand en reproches : « Je vous l'avais bien dit de ne pas venir ! »

Lui, toujours souriant, ne s'émeut pas. S'adressant à ceux qui lui paraissent les plus hostiles : « Contez-moi, leur dit-il, l'histoire du missionnaire décapité. » Cette assurance, unie à une si avenante affabilité, les désarme. Ils se mettent à conter la chose, à leur façon, bien entendu, en donnant tous les torts à la victime. Le père Olive, toujours prudent, se garde de la moindre contradiction, et ne fait aucun reproche. Il les assure de sa bienveillance, de son désir de leur faire du bien à tous indistinctement.

Cependant la nouvelle de cette visite inattendue court de maison en maison, pénètre dans les villages voisins. Instrument de la grâce divine, elle provoque, en certains cœurs, le désir de la vérité, en d'autres, soulève le remords et ravive la foi presque éteinte. On accourt vers le représentant de Jésus-Christ ; et l'heureux prêtre connaît la joie d'avoir exposé sa vie pour ramener à son Maître plus d'une brebis perdue.

A cette bonté qui fit vraiment des miracles, l'homme de Dieu savait joindre une juste fermeté, surtout quand il s'agissait de défendre les intérêts de ses chrétiens ou de la mission.

Lisez ce trait.

Il voit un jour venir vers lui un homme qui, après d'obséquieuses salutations, finit par lui dire : « Père, j'ai dans ma boutique de Nam-Hong quatre-vingts quintaux de riz. je voudrais faire transporter ce riz ailleurs ; mais, tu le sais bien, les soldats prennent tout ce qu'ils rencontrent. Donne-moi donc ta protection pour garantir ce transport, et la moitié sera pour la mission.

— « Entendu », fait le Père Olive. Et l'on arrête l'arrangement que voici. Le Père enverra quelqu'un des siens comme représentant officiel de l'Église catholique. Le riz sera transporté en deux fois. La première moitié sera dirigée sur la mission ; la deuxième moitié, vers la demeure du propriétaire. Or tout cela n'était qu'une feinte de la part du rusé chinois. Il fit d'abord conduire le premier convoi tout droit à son domicile. Pour le second, il imagina le stratagème suivant : des hommes à solde, déguisés en pirates, devaient l'attaquer, s'emparer du riz et lui faire prendre le même chemin qu'au premier lot. Mais les chrétiens, intéressés au succès de l'affaire, veillaient. Ils devinèrent la fourberie

du commerçant. Le Père, aussitôt avisé, assembla son monde, et tous, armés de ce qui leur tombait sous la main, arrêtèrent la barque et lui firent prendre la direction de la mission. Le riz fut immédiatement distribué aux fidèles.

V. — Les soutiens du Missionnaire

Un jeune prêtre, quelques jours avant de partir pour les missions, venait de faire ses adieux à sa paroisse natale. Devant ses compatriotes attendris il avait épanché son âme d'apôtre, ses désirs de sacrifice, sa joie de porter au loin l'amour de Dieu fait homme, et, qui sait ? peut-être de lui donner un jour son sang. Au sortir de l'église, un esprit fort du village murmura à un compère : « Il doit être bien payé pour aller si loin faire un tel métier. »

Le villageois, quelqu'un à qui l'on n'en faisait pas accroire, se trompait. Ce ne serait pas une moindre erreur que de ne voir dans le missionnaire qu'un homme attiré par le mirage des pays lointains, mû par le goût des courses aventureuses. Ce qui est vrai de l'explorateur ne l'est pas de l'apôtre du Christ.

Le missionnaire est un cœur actionné par la flamme d'un double et pur amour : l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Là est le secret de ses étonnantes audaces.

Cette flamme s'alluma de bonne heure dans l'âme du Père Olive. Elle devint toujours plus vive, plus dévorante : c'est d'elle que toute sa vie reçut son impulsion.

Après l'amour de Dieu, souverain celui-là, il y eut place, dans ce même cœur, pour deux autres amours, harmonieusement fondés dans le premier : l'amour de Notre-Dame Auxiliatrice et du Bienheureux Don Bosco.

Pouvait-il en être autrement? Ces deux dévotions sont l'héritage très cher de la famille salésienne, ses deux instruments pour établir le règne de Jésus-Christ. En bon fils de famille il fit sien cet héritage, il utilisa ces précieux instruments. Et nul doute que sa vie n'ait eu, de ce chef, plus d'élan et plus de fécondité.

Ah ! la Vierge Marie, comme il l'a aimée. On s'en est aperçu déjà dans les pages qui précèdent. Mais on peut bien le redire, comme lui redisait sans cesse, à sa mère du ciel, sa tendresse filiale. Une lettre à l'un de ses confrères portait en post-scriptum : « Je ne sais si ma lettre vous parviendra à cause de la guerre. » Puis ce cri inattendu : « Vive Marie ! » Il était coutumier du fait. Il écrivait encore : « Que Marie Auxiliatrice soit notre pensée continuelle, et que, par Elle nous comprenions toujours mieux l'amour de Jésus pour les âmes et notre devoir de correspondance à cet amour. » Et pour finir : « Demeurons dans le cœur de Jésus et de Marie. » On pourrait

multiplier les exemples. Le Père Olive a été vraiment l'enfant de Marie, de Marie Auxiliatrice ; à tout propos, il pensait à sa Mère, il parlait de sa Mère, il invoquait sa Mère.

Enfant de Marie Auxiliatrice, il en est aussi le zélé prédicateur.

Cette dévotion n'était d'ailleurs pas nouvelle en Chine. Shang-Haï s'honore depuis longtemps de posséder un grandiose sanctuaire dédié à la Vierge, Secours des Chrétiens. A ce sanctuaire sont rattachés une confrérie et un institut de religieuses indigènes, spécialement vouées au culte de Marie Auxiliatrice.

Dans le Kouang-Tong, le Père Rodier, des Missions Etrangères de Paris, a fait construire une magnifique basilique à la gloire de Marie Auxiliatrice. C'est un édifice de style ogival, qui ne déparerait pas nos plus belles villes d'Europe.

Hélas ! Le menu peuple chinois est bien digne de la compassion de la reine du ciel. Ce n'est pas assez d'être courbé sous le joug du Prince des ténèbres, il lui faut encore subir les vexations de multiples tyranneaux de village. Aussi cet éternel opprimé cherche-t-il, comme d'instinct, plus haut que les hommes, une protection. Qu'on leur montre donc, l'Evangile à la main, la Vierge dont le visage reflète la bonté de la mère et la puissance de la reine, et, nouveaux disciples du Christ, ils deviendront aussi fils dévots de sa Mère.

Le Père Olive sut mettre à profit ces dispositions. Il établit le mois de Marie Auxiliatrice, et répandit l'invocation à *Marie Secours des Chrétiens.*

Il associa Notre-Dame Auxiliatrice à toutes ses entreprises, à tous ses travaux apostoliques, et lui attribuait tout le bien qu'il faisait. Les exclamations de reconnaissance abondent dans ses lettres, autant que les demandes de grâces.

A Shek-Kei, la résidence du missionnaire voisinait avec la maison d'un confucioniste enragé. Celui-ci ne manquait aucune occasion d'importuner les Chrétiens. Tout fut essayé pour mettre un terme à ces tracasseries. Rien n'y faisait. Restait l'intervention de la bonne Vierge. Pour l'obtenir, le Père Olive cacha une médaille de Marie Auxiliatrice dans le mur limitrophe de la mission. Deux jours après, la mère du fâcheux, honteuse de la conduite de son fils, venait faire des excuses. Bien plus, elle alla trouver le mandarin, obtint le partage légal des biens et se réserva la partie contiguë à la résidence. Peu après, elle embrassait la religion chrétienne, cédait sa maison à la mission, se contentant pour elle-même d'une demeure plus modeste.

L'année de son jubilé sacerdotal, la Providence mena le Père Olive au chevet d'un malade qui, d'abord, refusa de l'entendre.

Le missionnaire de Marie adresse une fervente prière à la Vierge Auxiliatrice. Il fait toucher au malade sa médaille et voilà que ce cœur fermé s'ouvre doucement à l'influence de la grâce. L'homme se laisse instruire et reçoit le saint baptême avec d'édifiantes dispositions. Il guérit et devient un véritable apôtre. Et le triomphant missionnaire peut écrire encore une fois: « Ah! quel splendide vingt-cinquième anniversaire m'a accordé Notre-Dame Auxiliatrice ! »

C'est le Bienheureux Jean Bosco qui avait infusé dans le cœur de son disciple un amour si fort de la Vierge Marie. Et il semble que la Vierge, par un échange de délicatesse, ait voulu reporter cet amour sur son serviteur.

Comme il était touchant, en effet, l'amour du digne salésien envers le Père de sa famille religieuse. Il le nommait avec vénération ; la lecture de sa vie le ravissait ; son ambition était de copier ses vertus, de lui susciter des admirateurs et des imitateurs.

Mais comment admirer, comment imiter un saint quand on ne le connaît pas. Il circulait bien de rares et courtes brochures racontant, en chinois, certains faits de la vie de Don Bosco. Le Père Olive désirait davantage. Il se mit à l'œuvre. Il se pencha sur les Mémoires biographiques de l'homme de Dieu, il consulta différentes vies parues jusqu'alors,

et, aidé de quelques lettrés chinois et du Père Fourquel, provicaire apostolique de Canton, il composa en chinois, une brève, mais, très intéressante vie populaire du grand ami de la jeunesse. Il s'appliqua à mettre en évidence, non seulement les vertus extraordinaires du saint, mais encore le caractère éminemment populaire de son œuvre et son opportunité, spécialement en Chine. Puis, apprenant que l'orphelinat de Macao se préparait à inaugurer un atelier de typographie chinoise : « Ça tombe bien, s'écria-t-il, l'occasion ne peut pas être meilleure. La première imprimerie salésienne chinoise débutera par la « Vie de Don Bosco. »

Il est certain que le P. Olive, soutenu par la Vierge, Secours des Chrétiens et l'exemple de son Bienheureux Père, contribua beaucoup à l'extension du règne de Dieu en Chine. Malgré cela, il disait qu'il ne réussissait en rien, qu'il n'était bon qu'à faire des « bêtises ». Il le disait sans dépit, avec tranquillité et résignation, n'en continuant pas moins à travailler avec ardeur et confiance,

En parlant de ses « bêtises », le Père Olive faisait allusion aux difficultés qu'il éprouvait à se faire comprendre de ses chrétiens, difficultés que le changement de mission renouvelait et augmentait. Dans le Heung-Shan on parlait le dialecte cantonnais. Maintenant,

dans son district de Nam-Hong, il lui fallait apprendre le Laka. Hélas ! il n'avait pas la mémoire de Don Bosco ; mais il priait ce bon Père de lui en prêter un peu. Malgré tout, son zèle portait des fruits de salut. Son église se remplissait, non seulement le dimanche, mais encore la semaine pour la prière du soir ; les communions devenaient plus fréquentes ; l'école catholique voyait augmenter le nombre de ses élèves ; on venait volontiers écouter ses instructions ; et, si on ne le comprenait pas toujours, on comprenait, on voyait, on admirait l'exemple de sa vie toute de charité et d'abnégation.

VI. — **Une Fête de famille**

« Il faut que j'accomplisse les œuvres de Celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour. La nuit vient, pendant laquelle personne ne peut travailler. » Ces paroles du Divin Maître, notre vaillant ouvrier évangélique semble les faire siennes. Sa journée va finir. Il ne lui reste que peu de temps à travailler. Aussi, lui voit-on multiplier ses projets d'apostolat et de charité.

Mais voici le mois d'avril 1919. C'est l'époque des exercices spirituels qui se font à Macao. Le pieux missionnaire n'a garde de s'en priver : « Il faut que j'y aille, se dit-il,

à quelque prix que ce soit ; j'ai besoin de me refaire spirituellement et aussi de jouir un peu de la société de mes chers confrères. »

Cependant, il ne veut pas que ce voyage soit une reposante promenade, entre les deux rives enchanteresses du Pei-Kiang. Son itinéraire est tout autre et l'enchantement n'a rien à y voir. Il se propose de pousser une reconnaissance jusqu'à Yan-Fa et Lok-Chon pour descendre ensuite à Shiu-Chow. Cela représente un voyage de quinze jours, à pied, dans une région montagneuse. Tant pis pour les pauvres jambes. Ce qui importe, c'est de reconnaître de nouveaux chemins en vue de nouvelles campagnes apostoliques.

Un mot de son supérieur lui fait ajourner l'exécution de ce projet. Le Père Versiglia lui a écrit : « Je désire que vous veniez au plus tôt à Shiu-Chow pour une fête. » Quelle fête ? Le bon religieux ne s'arrête pas à cette question. Son supérieur a manifesté un désir. Ça lui suffit. Il se rend à Shiu-Chow par le plus court chemin.

Or, il s'agit, tout simplement de la fête de saint Louis, roi de France, patron de notre missionnaire. Les confrères qui doivent suivre, avec lui, les exercices spirituels de Macao, se sont donné, là, rendez-vous. Qui donc voudrait perdre l'occasion de fêter le vénéré et cher « Pak-Fu », le vieil oncle, comme on l'appelle ?

Il faut que la fête soit joyeuse et inédite. Chacun s'y ingénie. A minuit, quelques-uns donnent le signal de l'allégresse par une explosion de pétards sous la fenêtre du Père Olive. Lui subitement réveillé, éclate de rire et s'écrie dans sa langue universelle : « Oh ! les malins ! *mi hanno attrapato*, ils m'ont attrapé ! »

Pour le reste de la nuit, tout entre dans le calme.

A l'aube, retentit tout à coup, un concert bruyant, sinon harmonieux. C'est le réveil en fanfare. Les instruments de musique faisant défaut, la batterie de cuisine y supplée. Passant ensuite aux choses sérieuses, on conduit le héros de la fête à la maison du bon Dieu. Le Père monte à l'autel, escorté des vœux d'une assistance nombreuse et recueillie. Chants et prières remplissent le lieu saint. Quelles minutes délicieuses pour le célébrant !

A la sortie de la chapelle, la joie reprend ses droits. Malgré ses résistances, le Père, assis sur une chaise, est porté en triomphe au réfectoire.

Ah ! chers missionnaires, ce n'est pas seulement votre vie de privations, de sacrifices que nous admirons ; c'est aussi votre gaîté, si pure et si profonde, qui jaillit spontanée, sans recourir aux excitations artificielles qu'on emploie ailleurs.

Le Père Olive se serait cru coupable s'il avait empêché la moindre de ces innocentes manifestations. D'ailleurs, son humilité était telle qu'aucune pensée de vaine gloire ne venait effleurer son esprit. Il ne voyait là que de saints et joyeux épanchements d'affection entre confrères. Son cœur affectueux y trouvait ses délices.

Quelques jours après, il était à Macao, pour la retraite. Comme d'habitude et plus que d'habitude, il édifia par son zèle discret, son esprit d'abnégation, sa tendre sollicitude pour les autres. Mgr Versiglia atteste que tous remarquaient en lui quelque chose d'insolite, d'indéfinissable, de céleste. Etait-ce Dieu, tout proche, qui transparaissait à travers l'enveloppe mortelle de son bon et fidèle serviteur ?

VII. — L'Appel au repos

La retraite terminée, le Père Olive se proposait de repartir aussitôt pour sa chère mission. Mais, invité à faire une visite à son ancien district de Heung-Shan, où les chrétiens le désiraient tant, il accepta.

Qu'on n'aille pas croire à un voyage de plaisir. Seule la gloire de Dieu dirigeait ses pas. Il se rappelait un certain païen influent,

dont il avait gagné l'amitié et qui était resté sur le chemin de la foi. Qu'était devenu ce brave homme ? Ah ! si sa visite pouvait être l'instrument providentiel de cette conversion et, par contre-coup, en déclencher combien d'autres !

Le voyage fut triomphal et épuisant. Les manifestations de joie et de reconnaissance se multipliaient au passage du missionnaire. Il s'y prêta, selon son habitude, mais ne s'en contenta pas. Ces chrétiens, dont beaucoup avaient été régénérés par lui, il voulut aller les voir à domicile, pour reprendre l'un, encourager l'autre, fortifier celui-ci, éclairer celui-là, dire à chacun le mot dont il avait besoin. Le confrère qui l'accompagnait garde encore le souvenir émerveillé de cette charité inlassable qui se surpassait toujours.

Mais pourquoi faut-il, qu'au cours de ces visites, il ait contracté le mal terrible qui devait l'emporter si rapidement ?

Arrivé le 11 septembre à Canton, il se sentit très fatigué. On l'exhorta à se reposer, mais il passa toute la journée à faire l'achat de petits objets dont pourraient avoir besoin les nouveaux confrères qu'on attendait d'Europe. « Je ne veux pas, disait-il, que mon futur collaborateur ait à souffrir dès le début. Des souffrances, il en aura assez dans la suite. » Le lendemain, il était décidé à partir sans délai. Pour être utile à quelques con-

frères, il différa encore une fois. Il ne savait jamais dire non, lorsqu'on lui demandait un service. Ce fut providentiel. Que serait-il arrivé de lui, s'il s'était mis en route ce jour-là ?

En effet, le soir de ce 12 septembre, la maladie se manifeste tout à coup, avec une telle violence, que l'on craint de le perdre en quelques heures. Accourent aussitôt, auprès de lui, ses confrères et plusieurs Pères de la Mission française où les Salésiens de passage à Canton trouvent une gracieuse hospitalité. Le médecin de l'hôpital français, le bon docteur de Vallon est appelé. Il constate une gastro-entérite aiguë, ordonne le transport immédiat à l'hôpital Doumer, sans laisser beaucoup d'espoir. Le transport se fait non sans difficulté. Le docteur met tout son dévoûment et toute sa science médicale à soigner le missionnaire ; bien que la nuit soit déjà avancée, il ne veut pas le quitter.

Quel spectacle édifiant et attendrissant au plus haut point ! Ses douleurs atroces arrachent parfois au malade des gémissements, à fendre le cœur des assistants. Mais pas un mot de plainte. Il ne prononce que des paroles de remercîment pour les soins qu'il reçoit, ou d'excuse pour le dérangement qu'il se reproche de causer ; il offre ses souffrances à Dieu pour sa famille, pour sa Congrégation, pour sa Mission, pour les confrères qui en ce

momentsont en route vers la Chine. Et même sur son lit de douleur il reste apôtre. Au médecin chinois qui seconde le médecin français, il demande s'il est chrétien. A sa réponse négative, il hoche la tête, tristement : « Ce n'est pas bien, murmure-t-il, ce n'est pas bien ! Notre Seigneur a souffert plus que cela pour vous mériter la foi. Ce n'est pas bien, il vous faut étudier la religion chrétienne. »

La crise violente se prolonge jusqu'à une heure après minuit. Alors il peut goûter un peu de repos. Mais son état reste grave. Le lendemain, il se sent un peu mieux. Le docteur ose espérer. Cependant il multiplie ses visites. La pensée de « son saint malade », comme il dit, le suit partout. Pendant son repas, il ne parle à son épouse que de lui, de ses vertus, de sa patience. Sa bonne dame elle-même, sans l'avoir vu, le prend en vénération. Elle veut battre elle-même les jaunes d'œufs qu'elle envoie ensuite, mêlés avec du bouillon, au cher malade.

Après la mort du missionnaire, elle raconta que, durant sa courte maladie, elle l'avait vu en songe, tout rayonnant de lumière et l'assurant de sa protection. Dès qu'elle le sut trépassé, cette noble chrétienne n'hésita pas à lui adresser de confiantes prières pour elle-même et toute sa famille.

Quelle que soit l'importance qu'on attache à ces faits, ils montrent en quelle estime était

monté celui que Dieu se préparait à couronner dans le ciel.

La nouvelle de cette maladie courut vite par la ville, dans la colonie européenne. Elle y souleva le même mouvement de sympathie et de vénération. Le consul de France en particulier voulut souvent être informé de l'état du malade.

Quant aux Pères des Missions Etrangères, il suffit de dire qu'ils le considéraient comme un des leurs. Il est difficile d'imaginer plus d'attentions délicates, plus d'inquiète sollicitude, fût-ce en face d'une personne très chère. Mais le plus affecté de tous était Mgr de Guébriant. Devant, pour de graves affaires, s'éloigner de Canton : « Croyez, déclara-t-il au Père Versiglia, que j'éprouve une grande peine à laisser votre cher malade dans un pareil état. »

Cependant le mieux continuait ; les effets de la première crise s'atténuaient : confrères et amis se prenaient à espérer. Lui, se préparait à bien mourir. Il demanda les derniers sacrements. A ceux qui lui parlaient de guérison, il disait souriant : « Nous ferons ce que le Bon Dieu voudra. »

Un soir, après s'être confessé, il prit la main de son cher Père Versiglia, la serra entre les siennes : « Pardonnez-moi, dit-il, les ennuis que je vous donne ; je vous remercie d'être venu m'aider à bien mourir. Je prierai

le Seigneur de vous récompenser de cette charité. »

Emu, son supérieur l'exhortait à l'espérance.

« Depuis combien d'années, reprit le malade, sommes-nous en Chine ?

— Depuis treize ans.

— Et personne de nous n'est mort encore... Il est juste que je parte... De là-haut, j'espère faire beaucoup plus, pour notre Congrégation et notre mission. »

Délicate fut sa reconnaissance envers le docteur. A la fin d'une visite, il lui dit :

« Docteur, je vous remercie de tout ce que vous faites pour moi ; maintenant je ne peux rien pour vous. Mais bientôt je serai là-haut et je ne vous oublierai pas. »

Il ne semblait plus de ce monde. Son langage n'avait rien de terrestre. Souffrir, lui était une joie. De cette façon, disait-il, il travaillait encore pour ses chrétiens. Un regret cependant lui restait, regret qui révélait, une fois de plus, son amour pour ses frères en religion : c'était de n'être plus là pour recevoir, à leur arrivée, et embrasser les vaillants confrères, qui, en ce moment, voguaient à travers l'océan et apportaient à la mission tant aimée le renfort de leur jeune dévouement.

Le matin du 18, tous les symptômes alarmants semblaient disparus. Le docteur se déclara vraiment satisfait : « J'espère que la

victoire nous restera », dit-il. Le cher malade lui-même, se sentant beaucoup mieux, voulut reprendre ses pratiques ordinaires de piété, ce que le Père Versiglia lui défendit, dès qu'il en fut informé.

Il prit un peu de lait et un jaune d'œuf dans du bouillon, puis il s'endormit. Vers 10 heures, il se réveilla. On lui présenta encore un peu de bouillon, du lait et un petit verre de champagne. Il accepta tout avec la plus grande docilité. Après avoir fait un signe de croix, il serra dans ses mains, son crucifix et son chapelet. Le Père Versiglia lui dit : « Essayez de reposer, cher Père Olive ; je quitte un instant l'hôpital pour aller à la Mission.

— Et qu'est-ce que vous allez faire à la Mission ?

— Porter de vos nouvelles, de bonnes nouvelles.

— A qui ?

— Aux confrères.

— Bien. »

Et il se disposa à dormir.

Il se réveilla vers midi ; il fit un effort pour se mouvoir, mais on le vit défaillir. Le cœur lui manquait. Vite, on lui administra l'Extrême-Onction. Le médecin, appelé en toute hâte, essaya tout pour le faire revenir, pendant que les confrères, accourus, récitaient les prières des agonisants. Tout fut inutile. Enfin

l'excellent docteur murmura, dans un geste de désespoir et de consternation : « La circulation ne se fait plus ! »

Quelques minutes après, paisible comme un ange, sans la moindre contraction, sans le moindre signe de douleur, le crucifix et le chapelet toujours entre les mains, pleuré de tous, le bon Père s'envolait au Ciel. C'était le 18 septembre 1919, vers 1 h. 30 de l'après-midi.

La nouvelle de sa mort se répandit comme un éclair parmi les chrétiens de Canton et beaucoup vinrent prier devant la dépouille du " saint missionnaire ". Les Pères des Missions Etrangères le pleurèrent comme ils l'avaient soigné. Ils se chargèrent des funérailles et les voulurent grandioses. En l'absence de Sa Grandeur Mgr de Guébriant, le très Révérend Père Fourquel, provicaire apostolique, chanta la messe. Y assistèrent tous les Pères de la cathédrale, les séminaristes, les Frères Maristes du collège du Sacré-Cœur, les religieuses canadiennes de Marie-Immaculée avec leurs élèves, les Petites Sœurs des pauvres, les enfants de l'orphelinat de la Mission et beaucoup de chrétiens. Le corps fut ensuite conduit au cimetière des Pères des Missions Etrangères. Là, le T. R. P. Fourquel adressa aux Salésiens en larmes ces paroles émues : « Courage, fils de Don Bosco, si douloureusement éprouvés par la main miséricordieuse

du Seigneur. Aujourd'hui, votre Mission a son représentant accrédité auprès de Dieu ; aujourd'hui votre regretté confrère a été reconnu, reçu comme tel à la cour du Céleste Empereur. Dans votre douleur, consolez-vous; et même, permettez que, comme nous participons à votre deuil, nous participions aux motifs de votre consolation. Car la Providence n'a pas disposé, sans raison, que le bon Père Olive eût sa dernière demeure dans notre Mission de Canton. Le Seigneur nous signifie par là que nous aussi, nous pourrons compter sur sa protection. Il nous dit que, tout en préparant, dans un accord parfait, la séparation matérielle des deux Missions, nous ne devons jamais cesser d'être intimement unis par le lien de la divine charité. »

La cérémonie ne pouvait pas se terminer par des paroles plus senties et en plus parfaite harmonie avec les sentiments qui avaient fait battre le cœur du défunt (1).

A l'exemple de Don Bosco, notre cher missionnaire n'a pas voulu du repos ici-bas. Il se repose maintenant, au Ciel. Par la consé-

(1) Des cérémonies semblables eurent lieu ailleurs : à Schek-Kei, les chrétiens venus pour assister au service funèbre étaient si nombreux qu'il fallut célébrer la messe dans la cour de la Mission ; à Nam-Hong, il y avait des délégations des quatre chrétientés voisines.

cration religieuse, il avait voué sa vie au service du Seigneur Jésus. Il a été fidèle ; il n'a jamais rien dérobé, au divin Maître, de son temps, de ses forces, de son cœur. Aussi nous nous plaisons à imaginer la riche récompense qu'il a reçue, là-haut, de ce Maître magnifique. Mais déjà, sur terre, n'a-t-il pas reçu le centuple ? Une chose est remarquable dans cette vie. Dieu semble avoir réalisé par l'obéissance religieuse, les grands et saints désirs de son serviteur.

L'apostolat en Chine l'avait toujours attiré ; et un jour vint où ses supérieurs l'y envoyèrent. Son rêve se trouvait trop à l'étroit entre les murs de l'orphelinat de Macao ; prendre le bâton du missionnaire et porter l'Evangile au milieu des ténèbres du paganisme, telle était son ambition. Après une patiente attente, elle fut satisfaite ; pendant sept années, il parcourut et évangélisa le Heung-Shan. Ça ne lui suffisait pas encore. Fils de Don Bosco, il attendait, sûr de la parole de son Père, le jour où une grande mission serait confiée à sa famille religieuse. Mais le verrait-il ce jour ? Il le vit. Et il entra, nous avons vu avec quel enthousiasme, dans sa Terre promise. Il se mit au travail plein d'ardeur, plein de projets, dans ce district de Nam-Hong, nouveau champ qu'il venait de recevoir à cultiver.

C'est sur ce nouveau champ qu'il est tombé.

A peine a-t-il eu le temps d'y jeter quelques semences. Des missionnaires salésiens en Chine, le premier il a été choisi pour être, au Ciel, l'intercesseur de ses frères dans l'apostolat.

Tandis que son corps attend, là-bas, dans cette terre qu'il aurait tant voulu conquérir au Christ, l'apothéose de la Résurrection, il continue, au séjour du repos où son âme réside, à travailler pour sa chère Mission, à s'intéresser aux labeurs de ceux qui, forts de son exemple, confiants dans ses prières, continuent l'ensemencement commencé par lui.

Quel tressaillement de joie dut-il éprouver, même au sein de la béatitude céleste, le 9 janvier 1921, lorsque le Père Versiglia, nommé évêque de Cariste et vicaire apostolique de Shiu-Chow fut consacré par Monseigneur de Guébriant dans la cathédrale de Canton. La nouvelle Mission devenait dès lors pleinement autonome.

Cet événement, qu'il avait appelé de ses vœux, qu'il avait préparé, le Père Olive n'avait pu le voir ; il en avait du moins emporté, par delà la tombe, la certitude.

Et ces pages ne sauraient mieux se terminer qu'en rapportant les paroles qui furent prononcées, en cette circonstance, par l'évêque consécrateur et l'évêque consacré, et

que notre vaillant apôtre aurait tant applaudies.

Mgr de Guébriant rappela le zèle et l'esprit spirituel de Mgr Versiglia, dont l'unique préoccupation a été de poursuivre le sillon à l'endroit où les Pères des Missions Etrangères lui ont remis la charrue. Aussi son élévation à l'épiscopat parut à tous si naturelle que si on l'avait soumise à l'approbation du peuple, même les bambins de quatre ans l'eussent acclamé pour pasteur.

Le vénérable Pontife termina son toast par ce vœu délicat adressé à la nouvelle mission : « *Soror nostra es ; crescas in mille millia !* Vous êtes notre sœur ; croissez, multipliez vos conquêtes par mille et par mille. »

Mgr Versiglia rendit hommage à la charité toute catholique avec laquelle le grand cœur du vicaire apostolique de Canton traitait, depuis trois ans, les humbles fils de Don Bosco. Il ajouta « *Soror nostra es* », avez-vous dit Monseigneur, dans un élan spontané d'affection délicate ; mais tous mes confrères ici présents ont compris que l'honneur de ce titre est trop grand. C'est « *Filia nostra es* » que vous auriez dû dire. Aussi tous les Salésiens sont heureux de vous murmurer par la bouche de leur évêque : « *Pater noster es* », comme ils redisent à la florissante mission dont vous êtes le chef : « *Mater nostra es* : » Ce vœu de votre cœur : « *Crescas in*

mille millia », nous le recueillons avec bonheur et nous essaierons de le réaliser. Si nous y parvenons, tout l'honneur en retombera sur vous, comme retombe sur la tête du père et de la mère la gloire de leurs enfants. »



FIN